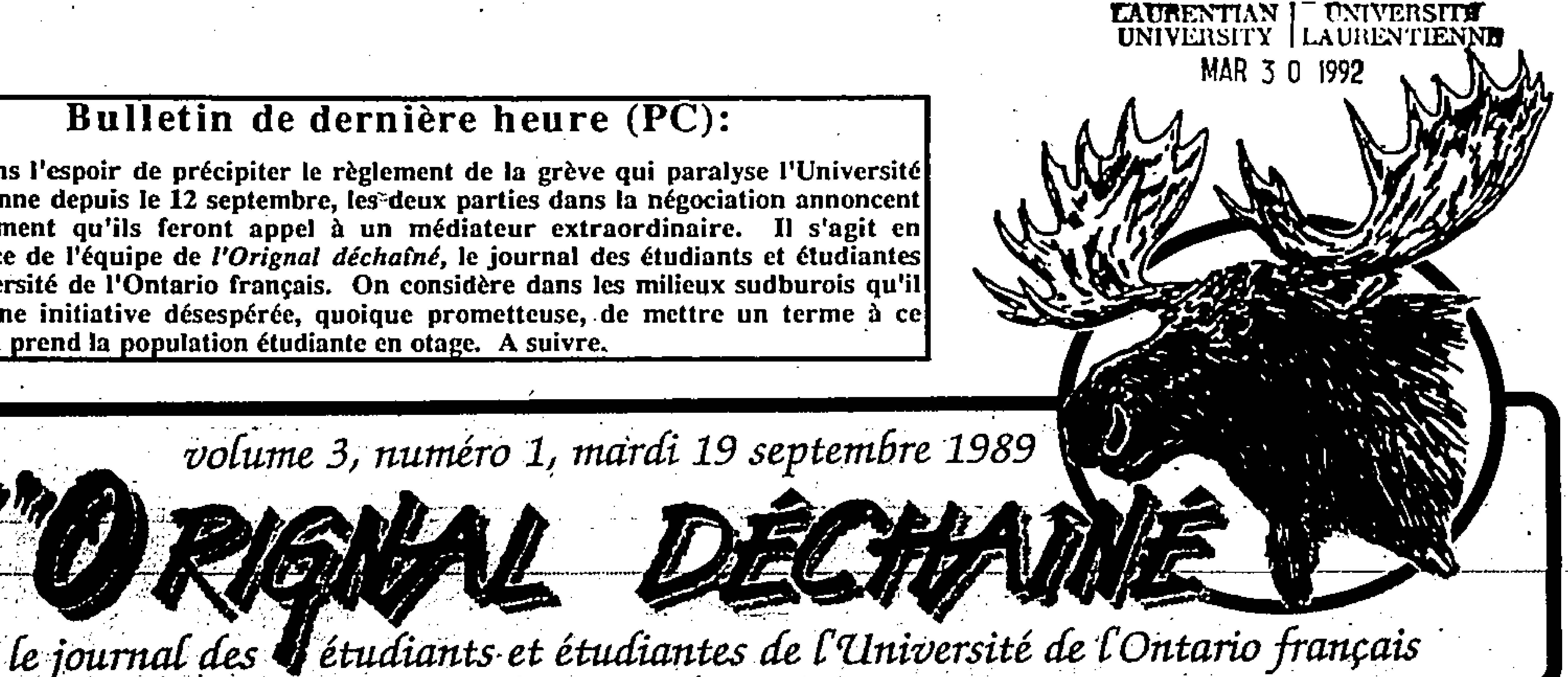
Bulletin de dernière heure (PC):

Dans l'espoir de précipiter le règlement de la grève qui paralyse l'Université Laurentienne depuis le 12 septembre, les deux parties dans la négociation annoncent conjointement qu'ils feront appel à un médiateur extraordinaire. Il s'agit en l'occurence de l'équipe de *l'Orignal déchaîné*, le journal des étudiants et étudiantes de l'Université de l'Ontario français. On considère dans les milieux sudburois qu'il s'agit d'une initiative désespérée, quoique prometteuse, de mettre un terme à ce conflit qui prend la population étudiante en otage. A suivre.



volume 3, numéro 1, mardi 19 septembre 1989

l'ORIGNAL DÉCHAÎNÉ

le journal des étudiants et étudiantes de l'Université de l'Ontario français

Grève des professeurs à la Laurentienne

Piquet-ce qui se passe?

Au lieu d'assister à leurs premiers cours de l'année lundi matin, le 11 septembre 1989, les étudiants de la Laurentienne ont trouvé leurs professeurs à l'entrée du campus sur la ligne de piquetage. Une offre finale soumise par l'administration de la Laurentienne le soir précédent a été rejetée par 76% des profs. Résultat: une grève qui a effectivement paralysé l'université.

Marie-Noël Shank

Depuis le 30 juin les profs n'ont pas de contrat et les négociations ont définitivement échouées dimanche dernier. La grève est une situation difficile et complexe pour toutes les parties concernées. C'est pourquoi plusieurs étudiants sont confus et mécontents devant tout ce qui se passe.

Évidemment, plusieurs questions se posent:

-Qu'est-ce qui ne plaît pas aux profs dans la position de l'administration?
-Que veulent-ils obtenir de cette grève, en principe et en pratique?
-Quelle est l'origine de tout ce grave problème?

76% des profs rejettent l'offre finale...pourquoi?

Au cours d'une entrevue accordée à *l'Orignal déchaîné*, Jean-Charles Cachon, responsable des relations publiques de l'APUL (l'Association des professeurs de l'Université Laurentienne), a tenté d'éclaircir ces questions.

Les profs ont décidé de défendre leurs revendications parce que la dernière offre de l'administration ne répondait pas à leurs demandes. Plusieurs facteurs les ont menés à cette décision.

La question financière

Dans un premier temps, la question financière est très délicate. Les profs de l'université ne comprennent pas pourquoi l'administration ne leur accorde pas la parité salariale avec leurs collègues de Lakehead, une université qui ressemble à la Laurentienne en ce qui concerne son fonctionnement et son emplacement. Au chapitre des salaires, la Laurentienne se trouve au dernier rang des universités ontariennes (et non 13e sur 15 tel qu'affirmé ailleurs). Le salaire moyen d'un prof est de 52 800 $ par an.

Jean-Charles Cachon note que certains métiers dans la ville de Sudbury (tels que les mineurs et les professeurs du secondaire) sont rémunérés en moyenne 50 000 $ par an. Donc, selon lui, les demandes de l'APUL ne sont pas irréalistes. M. Cachon et ses collègues sont mécontents aussi du fait que l'offre de l'administration ne tienne pas compte réalistement de la hausse du coût de la vie. Selon une projection, l'inflation s'élèvera en 1989 à 8.7%. Cela pose donc un problème pour certains qui ne voient pas une augmentation équivalente de leurs salaires.

De plus, The Wood Gundy Report annonce que la nouvelle taxe des biens et services, (qui entrera en vigueur en 1991 - la 2e année de leur contrat) ajoutera encore 3% au taux d'inflation, l'élevant ainsi à 11 ou 12%. L'administration n'en tient pas compte dans son offre.

Les profs reprochent à l'administration de dissimuler les données financières de l'université. Ils contestent sa façon de traiter les affaires fiscales puisqu'ils sont mal informés sur le processus budgétaire (processus intégral de toute institution). Ce climat de méfiance nuit aux négociations.

Enfin, ils signalent que ce n'est pas avec des salaires aussi minimes que 25 à 28 000 $ que l'on attire de nouveaux professeurs à la Laurentienne.

La question non financière

En second lieu, certaines questions non financières causent des ennuis. Le bulletin de l'APUL dit que l'administration veut "limiter le droit des professeurs à déposer des griefs concernant les promotions et les nominations". On y lit aussi que ces dernières sont souvent rédigées de façon contraires aux provisions de la convention collective. Conséquence: un prof pourrait recevoir une lettre de promotion contenant des conditions incompatibles avec la convention sans pouvoir recourir à la procédure de grief.

Les chercheurs soumis à un tel régime arbitraire n'oseraient plus mener des recherches non approuvées par l'administration, de crainte de ne pas recevoir de promotions. Cela est une atteinte fondamentale à la liberté académique ainsi qu'à la liberté d'expression. Bref, l'administration veut se donner le pouvoir de contrôler l'activité des professeurs.

Les réclamations: que veulent les profs?

En principe:

1) Amener l'administration à reconnaître le syndicat et à collaborer avec lui (le syndicat étant le seul moyen par lequel les professeurs peuvent protéger leurs droits).

2) Amener l'administration à reconnaître que la qualité de l'enseignement et de la recherche est attribuable à des professeurs de calibre élevé qui en retour sont rémunérés de façon concurrentielle et sont traités équitablement.

En pratique:

1) Le droit et la reconnaissance du grief individuel, en vue de préserver la liberté intellectuelle des professeurs.

2) La parité salariale avec leurs collègues de Lakehead en accordant une hausse d'environ 15%. Un tel accord tiendrait compte du taux d'inflation qui grimpera à cause de la nouvelle taxe sur les biens et services.

3) Le respect des provisions actuelles de la convention collective en ce qui concerne la permanence.

Origine du problème

Selon M. Cachon, le problème vécu en ce moment remonte à plusieurs années.

Avant la création du syndicat en 1979, les professeurs négociaient à titres d'individus. D'après lui, suite à la création du syndicat, les administrations, soit celles des vice-recteurs Turner et Bélanger, ont adopté des lignes plus dures face aux lois sur les relations de travail et aux négociations collectives.

M. Cachon indique que l'administration a deux options. La première, c'est ce qu'il appelle une "coopération armée" ou un "jeu coopératif" où les décisions sont prises ensemble tout en réservant certains domaines à l'administration. Dans ce cas, le respect de la convention collective existe. La seconde, c'est ce qu'il décrit comme "la confrontation" où l'administration refuse de collaborer. "C'est une attaque contre le syndicalisme, et c'est ce qui existe en ce moment" ajoute M. Cachon.

La semaine dernière, Charles H. Bélanger a convoqué les trois présidents des associations étudiantes de la Laurentienne. On s'attendait, du côté des étudiants, à de nouveaux développements ou tout au moins à un éclaircissement de la situation.

Yolande Jimenez

Vendredi après-midi, Charles H. Bélanger a félicité les trois dirigeants étudiants d'avoir organisé le rassemblement au grand salon. *C'était un acte responsable. Les étudiants devaient être informés!* Outre, ces félicitations, le recteur par intérim n'a pas eu d'autre commentaires à apporter. Il a cependant promis de rencontrer deux fois par semaine les trois représentants pour les tenir informés de la situation!

A plusieurs reprises cette semaine, *l'Orignal déchaîné* a essayé de contacter par téléphone l'administration de la Laurentienne. A chaque reprise, nous avons attendu longuement qu'on décroche le téléphone. En vain. Nous les prions donc, s'ils veulent éclaircir leur position et exercer leur droit de réplique sur ces pages de contacter *l'Orignal déchaîné* au 673-6557, ou de poster leurs textes écrits à la salle C-306 B. En attendant, *l'Orignal* n'empêche personne de penser que "les absents ont toujours tort".

Pensée orignale:

De mauvais contrat, longue dispute.

Proverbe français

Bienvenue à l'Université Laurentienne

Bonne rentrée!

N.d.l.r. Cette lettre a manifestement été rédigée avant la grève des professeurs.

Pour certains, l'année 1989 marque le début d'une nouvelle expérience d'apprentissage en milieu universitaire. Pour d'autres, c'est plutôt l'annonce d'un dénouement prochain quand tous leurs efforts des dernières années d'études seront ultimement récompensés lors de la prochaine collation des grades.

Mais pour l'ensemble des francophones de l'Ontario, l'année 1989 sera, avant tout, mémorable pour la mise en vigueur de la Loi 8 sur les services en français. Cet événement représente un tournant majeur pour l'avenir du français en Ontario.

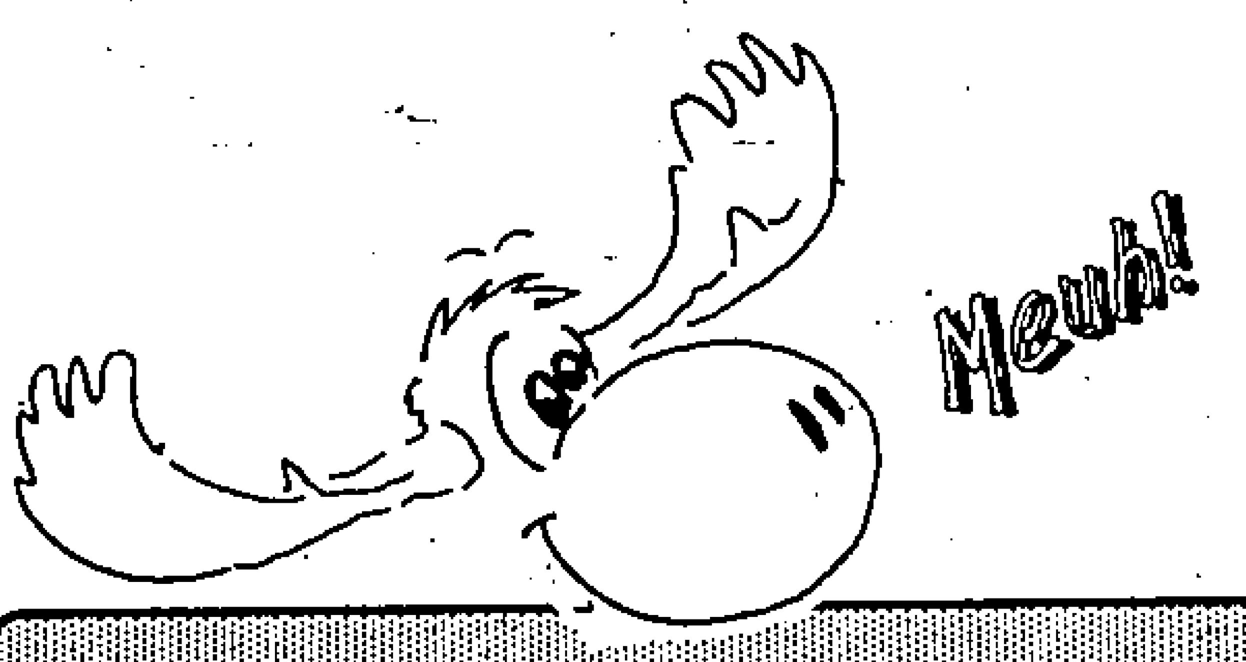
La demande pressante de professionnels et professionnelles d'expression française dans une variété de secteurs d'activité humaine, allant de l'éducation et des sciences de la santé à l'intervention culturelle, laisse présager une expansion rapide de l'enseignement en français au palier universitaire.

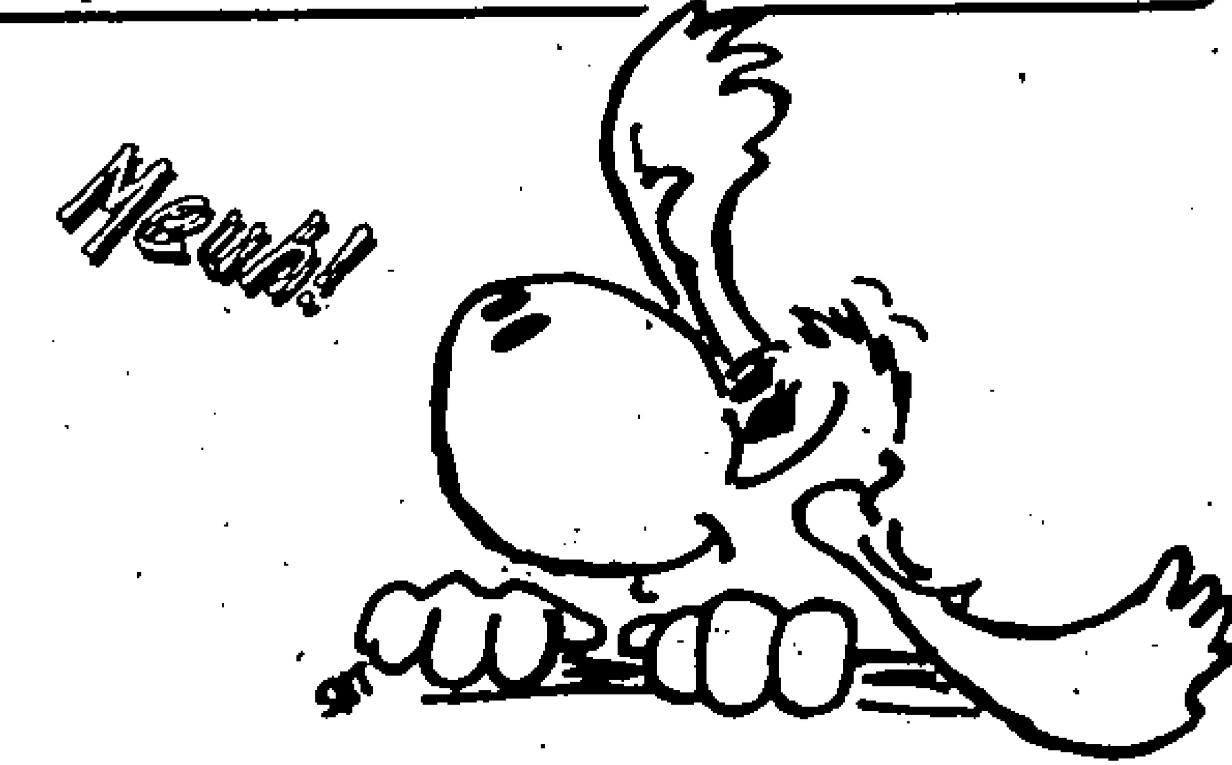
Au plan individuel, chacun peut désormais aspirer à vivre et à travailler en français en Ontario. D'ailleurs, vous êtes parmi la cohorte de futurs diplômés universitaires qui sera largement responsable de la mise en oeuvre de cette nouvelle loi sur les services en français.

Je vous incite donc à profiter au maximum de ce que la Laurentienne vous offre présentement en français et à participer activement à l'épanouissement de la francophonie au sein de notre institution.

Que cette année soit pour vous tous une expérience agréable et enrichissante tant au plan intellectuel que social et culturel.

La vice-rectrice adjointe,
Dyane Adam





Le Conseil de l'enseignement en français:

Impuissant et inutile

N.d.l.r: La présente est une lettre envoyée à Mme Dyane Adam, vice-rectrice adjointe, par le professeur Guy Gaudreault.

Madame Adam,

Cette lettre est pour vous signifier mon intention de démissionner du poste de représentant de la faculté des sciences sociales du Conseil de l'enseignement en français. Cette démission entre en vigueur à la fin de la présente année.

Ce geste a été longuement réfléchi et j'aimerais vous faire part des motifs qui entourent cette décision. Ces motifs sont nombreux. Aussi, je vous ferai seulement part de ceux qui touchent au mode de fonctionnement du CEF.

Je vous avouerai franchement avoir eu l'impression d'être de fort peu d'utilité pour la cause francophone à l'Université Laurentienne. J'avais cru, naïvement sans doute, que le CEF serait un organisme important qui cherche à promouvoir et à défendre la cause francophone à l'Université. En lieu et place, nous n'avons été qu'une machine à approuver des programmes que nous n'avions pas commandés et qui de toute façon pouvaient être désapprouvés, reportés, amendés à des échelons supérieurs. Nous n'avons été qu'une courroie de transmission, qu'une caution morale pour une institution désireuse de se donner bonne conscience. La réalité francophone à l'Université Laurentienne méritait bien davantage.

Le problème, vous le voyez, est d'ordre structurel. Il n'est pas dans mon intention de critiquer qui que ce soit. Le malaise que j'ai senti dépasse les volontés et les intentions individuelles. Le pouvoir actuellement dévolu au CEF est factice et ornemental. Il faudra une intervention politique pour changer la situation actuelle. D'ici là, je refuse de travailler sur des dossiers que je ne contrôle pas et qui aboutiront seulement si l'administration les juge importants. Mon temps est précieux. Il y a tant de choses pour lesquelles ma seule volonté et détermination pourront contribuer à leur achèvement pour que je le gaspille ainsi.

J'ai décidé de me retirer afin de m'occuper davantage de choses pour lesquelles mes interventions et mes énergies porteront des fruits, c'est-à-dire mes étudiants(tes) et ma recherche.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus francophones.

Guy Gaudreault
Histoire

Présentation solennelle des orignaux du numéro 1

(En ordre d'aucune importance)

Au montage:
Yolande Jimenez, Marie-Noël Shank, Christine Tellier, Sylvie Dufour, Natalie Rivet, Joane Dubé, Normand Renaud, Yvan (voir plus bas), Guy Tremblay

A la rédaction:
Guy Gaudreault, Dyane Adam, Yolande Jimenez, Marie-Noël Shank, Normand Renaud, Jean-Charles Cachon, Marcel Lebrun, Yvan c'est quoi ton nom?, Jacques Berger, Bruno Gaudette, Luc Comeau, Joane Dubé, Pia Copper, Raymond Lalonde, le TNO.

A toutes et à tous: un "meuh" triomphant!

Et aux autres, une invitation: passez vous aussi à l'histoire en vous joignant aux rangs glorieux des orignaux déchaînés. Meuh vaut tôt que jamais.

Il faut se défendre

Appuyez votre association étudiante

Depuis une semaine les professeurs de la Laurentienne dissuadent les arrivants de pénétrer au sein de notre belle université. Résultat: plus de profs dans les salles de classe, plus de cours, plus d'étudiants. En somme, c'est une université à moitié déserte

Yolande Jimenez

Les professeurs, on le sait, réclament la parité salariale avec leurs collègues de Lakehead mais surtout le rétablissement de leur droit de grief, suspendu lors des précédentes négociations contractuelles il y a deux ans. De nouvelles négociations entamées en mai ont abouti à un mandat de grève, puis au vote du 10 septembre qui rejetait par une forte majorité, les dernières propositions patronales.

Les salaires

D'après le syndicat des professeurs, la différence des salaires est la conséquence d'une politique administrative très peu généreuse en matière de promotions. En effet, si depuis plusieurs années les promotions ont connu un rythme normal à l'Université Lakehead, elles sont depuis longtemps plus ou moins bloquées à la Laurentienne.

Quand on ne considère que l'échelle salariale, les politiques salariales de l'Université Laurentienne ne sont apparemment pas moins généreuses que celles de Lakehead. Mais quand on sait qu'un plus grand nombre de nos professeurs sont classés aux échelons inférieurs, l'inégalité des salaires est irréfutable. Résultat de cette logique tendancieuse: un corps professoral chroniquement sous-payé.

Les griefs

Quant au droit de grief réclamé par les professeurs, l'administration a tout bonnement répliqué que ce n'était pas un droit essentiel puisqu'on y faisait rarement appel. En somme, elle leur demande de croire à leur bonne foi. "Vous n'aurez pas à vous servir de votre droit de grief contre nous puisqu'on est bon et généreux. Alors pourquoi vous en faire?" En d'autres mots: soyez enfants candides.

Depuis le début de la grè si les professeurs n'ont pas manqué de faire circuler l'information à qui veut bien l'entendre, l'administration, elle, brille encore une fois par son absence. Résultat: des étudiants souvent mal informés, donc déconcertés et frustrés.

L'administration se défend mal

Le jeudi 14 septembre, un groupe d'étudiants s'est pourtant organisé pour réunir plusieurs centaines de leur confrères dans le Grand Salon. Une réaction qui n'a pas manqué d'inquiéter l'administration qui a verrouillé ses bureaux avant que la moitié de ces étudiants ne puissent présenter en main propre une pétition demandant le retour aux négociations. (Dix jeunes au même endroit, c'est une émeute. Alors à deux cent...)

On sait que les deux parties impliquées (les professeurs les premiers) ont demandé un médiateur au ministère du Travail à Toronto. Il reste que la situation peut encore tarder à évoluer.

En entamant une grève, les professeurs ont lancé la balle dans le camp de l'administration. Saura-t-elle réagir? En tout cas, nous, les étudiants, devons réagir car seules notre implication et notre prise de conscience peuvent faire basculer la balance et restent un moyen de pression efficace face à une administration nonchalante et apathique.

Les étudiants se défendent mal

Les deux associations étudiantes du campus tentent tant bien que mal d'organiser la réaction des étudiants. Diverses mesures sont envisagées, telles un ralliement au centre ville et le retrait en masse des inscriptions. Quand on vous demandera votre appui, donnez-le. S'il est un cas où la proverbiale apathie des étudiants de la Laurentienne pourrait leur nuire, c'est bien celui-ci. Étudiants et étudiantes, défendons-nous!



Rédactrice en chef: Yolande Jimenez
Rédactrice-adjointe: Marie-Noël Shank

Correction:
Normand Renaud, Yolande Jimenez

Agente de production: Christine Tellier
Trésorier: Jacques Bélanger
Graphiste: Stéfane Noël de Tilly

L'Orignal déchaîné C-306B, Edifice des Classes,
Université Laurentienne, Sudbury (Ontario) P3E 2C6 (705) 673-6557

L'Orignal déchaîné est le journal des étudiants et étudiantes francophones de l'université Laurentienne. Il est le véhicule de l'opinion et de la créativité de tous ceux qui veulent s'adresser en français à la communauté laurentienne.

L'Orignal déchaîné publie 1500 copies par numéro. Il est monté à l'aide d'un système d'ordinateurs MacIntosh et imprimé par Journal Printing à Sudbury. Il est distribué gratuitement sur le campus de l'université Laurentienne, en divers points de distribution à Sudbury, ainsi qu'à un nombre croissant d'abonnés (20 $ pour 12 numéros). Ceux qui désirent annoncer dans le journal devraient contacter Marie-Noël Shank au 897-5565 ou Yolande Jimenez au 673-6557. Tarif pour la publicité locale: 20 ¢ par ligne agate.

La responsabilité des opinions émises appartient à l'auteur de l'article. L'édition générale, ainsi que le choix des titres et sous-titres sont réservés au comité de rédaction. Les textes et illustrations publiés dans l'Orignal déchaîné peuvent être reproduits avec mention obligatoire de la source.

Le prochain Orignal déchaîné sortira des marais le

mardi 3 octobre

La date de tombée pour les articles et les annonces du prochain numéro est

le mercredi 27 septembre

Les orignaux attendent TA collaboration!

Ce sera encore meuh avec toi!

Enquête: les francophones veulent du français

On a le dos large!

Comptez les erreurs dans le paragraphe suivant.

Les étudiants et étudiantes francophones de la Laurentienne ne prennent la moitié de leurs cours en anglais. Cela ne les désavantage pas parce qu'ils et elles se sentent tout aussi à l'aise en anglais qu'en français. C'est normal, la plupart provienne de la région de Sudbury. Etudier en anglais, c'est leur libre choix. La Laurentienne ne fait que répondre aux demandes des jeunes francophones.

Normand Renaud

Si vous avez cherché des fautes de français, vous êtes à côté de la traque. Chacune de ces phrases est une fausseté commode que l'on répète sur votre compte pour vous faire porter le blâme de l'insuffisance des cours francophones.

Une enquête menée à la session 1988-89 par les professeurs Guy Gaudreault et Donald Dennie a montré que ce portrait des jeunes francophones de la Laurentienne n'est pas très ressemblant.

Phrase 1: **Les francophones ne prennent pas la moitié de leurs cours en anglais.** En fait, ils prennent 71% de leurs cours en français.

Phrase 2: **Les francophones ne se disent pas aussi bien à l'aise en anglais qu'en français.** Pour expliquer leur choix des cours francophones, la réponse la plus fréquente -26% des répondants- était le sentiment d'être plus à l'aise à étudier en français. 12% ont dit que les études françaises étaient importantes pour préparer leur carrière. 6% ont dit vouloir "encourager le français". 4% ont dit vouloir perfectionner leur français. Donc 48% des réponses expriment une préférence pour le français.

(Le questionnaire était non directif, (vs choix multiple). Les réponses non indiquées ici sont trop variées et trop peu fréquentes pour les passer en revue. Elles n'expriment aucunement une préférence pour l'anglais.)

Seulement 4% ont dit que le choix du cours français était forcé, le cours équivalent n'étant pas offert en anglais ou inaccessible en raison d'un conflit à l'horaire. Comparez ceci à la phrase 4 ci-dessous.

Phrase 3: **Tiens, c'est vrai! La région de Sudbury fournit 60% de la clientèle étudiante francophone de la Laurentienne.** La prochaine région en importance est le Grand Nord (15%). Viennent ensuite le Nipissing (10%), le Sud-Est (8%) et l'Algoma (4%). Le Québec n'est représenté qu'à raison de 4%.

Les "Québécois fanatiques" y sont donc pour peu. Ces francophones qui préfèrent le français sont bel et bien d'origine franco-ontarienne.

Phrase 4: **Les francophones n'étudient pas en anglais par libre choix.** Quand on leur a demandé la raison du choix des cours anglais, 37% ont répondu que le cours équivalent n'était pas offert en français. 24% ont dit que le cours équivalent était offert à un moment peu commode pour eux. (Les cours en français sont moins souvent dédoublés à l'horaire.)

Seulement 5% ont dit vouloir améliorer leur anglais, et seulement 2% ont dit que les études en anglais étaient importantes pour leur carrière.

L'enquête montre par ailleurs que le choix forcé de cours en anglais s'aggrave dans les années supérieures. 33% des répondants et répondantes de 1ère année ont dit que l'absence de cours francophones explique leur choix des cours anglais. Or, la proportion grimpe à 59% en 3e et 4e années.

Phrase 5. **Tirez vos propres conclusions. Etes-vous à blâmer?**

Jean Dennie appuie les profs

-L'AEF prend parti-

Depuis le début de la grève les étudiants se trouvent dans une impasse temporaire (nous osons l'espérer) et se trouvent donc forcés tôt ou tard de prendre parti. Et ce n'est pas acte futile. Qui se tait salue le roi, qui élève la voix lui fait un pied de nez.

Yolande Jimenez

Nous avons interrogé Jean Dennie, président de l'A.E.F., pour connaître sa position.

D'après Monsieur Dennie, les étudiants doivent prendre conscience qu'ils seront tout aussi touchés par le résultat des négociations que les professeurs. En effet, "si les professeurs n'ont pas de bons salaires et des bons contrats, l'Université peut difficilement attirer les bons professeurs ou même conserver les meilleurs, puisqu'elle ne pourra faire face à la concurrence extérieure. A long terme, c'est important."

L'administration ne fait pas bonne figure

Le président de l'A.E.F. qui a officiellement pris parti pour les professeurs, n'hésite pas à dire que jusqu'ici, l'administration n'impressionne personne dans cet épisode de l'histoire Laurentienne. "L'administration ne tient pas les étudiants informés, alors que les professeurs et les représentants syndicaux n'hésitent pas à nous rencontrer et à nous tenir au courant de l'évolution de la situation."

"Nous avons dû organiser cette rencontre au grand salon pour que l'administration réagisse. Elle doit finalement rencontrer les présidents des trois associations étudiantes prochainement. Charles H. Bélanger (le recteur par intérim) a aussi fini par promettre le remboursement intégral des inscriptions jusqu'au dernier jour de la grève, après quoi des frais d'administrations de 150$ seront retenus sur le remboursement."

Cette dernière décision pourrait bien s'avérer pour l'administration une arme à double tranchant. "Nous avons envisagé pendant le rassemblement au Grand Salon plusieurs moyens d'actions. Entre autre un retrait en masse des inscriptions, une pétition et une marche jusqu'au centre ville." Souhaitons que les étudiants de l'Université Laurentienne sauront faire entendre leur voix.

N.d.l.r. La rencontre dont parle Jean Dennie plus haut a effectivement eu lieu. Qu'est-ce que l'administration avait à dire aux étudiants. Elle a félicité les dirigeants des associations étudiantes pour l'attitude responsable qu'ils ont manifestée en organisant des réunions d'information à l'intention des étudiants. Voilà, c'est tout.

A tout seigneur, tout honneur. L'Orignal déchaîné *félicite donc l'administration pour son mutisme, qui a permis aux étudiants de se comporter si admirablement. Ainsi que pour cette nouvelle manifestation de son attitude condescendante, qui depuis des années maintenant lui valent une place bien spéciale dans le coeur de la communauté laurentienne.*

Le collège du Nord

Maintenant, c'est notre tour!

Pour la première fois de son histoire, la communauté franco-ontarienne se voit octroyée une institution post-secondaire homogène. L'annonce de la venue d'un collège francophone à Ottawa, survenue en janvier dernier, n'est que le début d'un processus.

Yolande Jimenez

Le 4 mars dernier avait lieu à l'Université Laurentienne la journée de concertation, "Ajustons nos violons". Elle a révélé chez les gens du Nord la volonté de s'unir pour l'obtention de notre collège francophone. De cette journée de concertation est né le *Collectif pour le Collège francophone du Nord.* Ce regroupement d'organismes et d'individus franco-ontariens, qui comprend entre autre l'ACFO, Direction Jeunesse et l'Association provinciale des professeurs des collèges, travaille à l'obtention de ce collège.

Deux études

Après la journée du 4 mars, le ministère des Collèges et Université a annoncé qu'il a commandé deux études visant à définir les besoins des francophones en matière d'éducation collégiale dans le Sud et le Nord de l'Ontario. Ces études doivent aussi proposer plusieurs modèles d'institutions.

L'importance d'une telle institution pour le Nord de l'Ontario n'est plus à prouver. Seul un collège multi-campus pourra desservir tous les francophones dispersés à travers la région et palier à l'exode que provoquerait l'existence d'un seul Collège francophone dans l'Est de la province.

Il est regrettable qu'en septembre 89, les résultats de l'étude pour le Nord ne soient toujours pas rendus publics. Il semblerait que le ministère de l'Éducation ne soit pas prêt à faire de ce problème une priorité. Il est pourtant urgent de créer une structure qui encouragerait les jeunes francophones du Nord à rester dans leur région de s'engager à bâtir son avenir.

Le Collectif pour le collège francophone, conscient de l'urgence de la situation, a décidé de passer à l'action. Et déjà le dépliant ci-dessous circule à travers la région. Il est important que le ministère de l'Éducation - qui regroupe depuis peu trois anciens ministères: l'Éducation, la Formation professionnelle et les Collèges et Universités - en reçoive un nombre important. Malgré la dispersion qu'impose l'étendue de *la région, il est primordial* d'être uni et de concerter les efforts. Il nous faut parler d'une même voix, au même moment.

Remplissez le troisième volet de ce dépliant et envoyez-le sans tarder!

LE COLLÈGE DU NORD

RÉALITÉS

- 165 230 personnes de langue maternelle française dans le Nord de l'Ontario sont recensées en 1986
- 10 529 étudiants fréquentent les 30 écoles secondaires de langue française dans le Nord de l'Ontario en 1988

Pourtant...

- en 1986-1987, seulement 1 564 Francophones sont inscrits à temps plein dans les collèges du Nord
- 40% d'entre eux étudient en anglais
- proportionellement, le taux de participation des Francophones à l'éducation postsecondaire équivaut à peine à la moitié du taux de participation des non-francophones

IL N'Y A QU'UNE OPTION...

Un collège de langue française pour le Nord

LE COLLÈGE DU NORD

Un collège multi-campus

- desservant tous les Francophones de la région
- répondant aux besoins spécifiques de chaque communauté

Une structure administrative

- représentative de toute la population francophone du Nord
- consciente et respectueuse de ses aspirations

POUR DE PLUS AMPLES RENSEIGNEMENTS, CONTACTEZ:

L'Honorable Sean Conway
Ministre
Ministère des Collèges et Universités
101, rue Bloor Ouest
13e étage
Toronto (Ontario)
M5S 1P7

- Au Québec, 6 collèges anglophones
- Au Nouveau-Brunswick, 4 collèges francophones
- En Nouvelle-Ecosse, 1 collège francophone déjà annoncé
- Au Manitoba, 1 collège francophone

Dans l'Est de l'Ontario, 1 collège francophone en 1990

Dans le Nord de l'Ontario... C'est notre tour!

COLLÈGE DU NORD OUI, JE SUIS D'ACCORD

Nom: ____________

Adresse: ____________

____

Signature: ____________

Les universitaires sommés de s'engager

Université française, oui. Maintenant, comment?

Depuis les premières parutions de l'Orignal déchaîné, voici deux ans, plusieurs étudiants ont regretté le manque d'implication des professeurs dans les questions touchant les services en français. Une série d'événements survenus depuis juin pourrait conduire ces derniers à sortir de leur réserve et les inciter à réfléchir à leur participation au développement de la société franco-ontarienne.

Pour résumer, dressons la liste suivante:

1. L'ACFO réclame la création sans délais d'une université d'expression française en Ontario, qui recevra les fonds actuellement dispersés à Ottawa, Toronto, Sudbury, et Hearst.

2. La FFHQ abandonne le principe du bilinguisme et *réclame la création d'institutions* françaises dans l'ensemble du Canada.

3. La Société des universitaires de langue française de l'Ontario (SULFO) a été créée dans le but de promouvoir les services en français au niveau universitaire en Ontario.

4. La presse francophone (journaux et radio principalement) fait largement écho de ces prises de position et s'engage par voie éditoriale dans le débat sur les moyens de créer cette nouvelle université.

5. Alors que Raymond Tremblay, recteur du Collège de Hearst (seule institution universitaire pleinement francophone) *réclame la création d'une* université française, les recteurs de York, Ottawa et de la Laurentienne rejettent le projet en bloc par le biais des média anglophones. M. Tremblay est d'ailleurs l'auteur (avec Gilles Tousignant, président de Direction Jeunesse) de la résolution de l'ACFO, ainsi que le président de la SULFO.

6. Un nombre toujours croissant d'organismes francophones se prononce en faveur de la création de collèges et d'université françaises en Ontario.

Les universitaires franco-ontariens sont donc sommés de s'engager. Quoiqu'il arrive, l'on peut s'attendre à ce que rien ne soit pareil d'ici cinq ans. Un immense espoir est né dans la communauté.

C'est parti

Il semble, de fait, que plusieurs professeurs d'université d'expression française aient déjà pris la balle au bond. Les fondateurs de la SULFO susciteront les débats sur la question au cours du prochain mois. A l'Université d'Ottawa, un colloque local aura lieu à l'automne pour examiner comment répondre aux voeux exprimés par la communauté franco-ontarienne tout en tenant compte des acquis existants.

Même si les jeux sont loin d'être faits, il reste qu'une dynamique est à l'oeuvre. Dans le Globe and Mail du 31 juillet, Orland French prévoit que tôt ou tard l'ACFO finirait par avoir gain de cause dans ce dossier. Le débat vient donc de se déplacer. Ces deux dernières années, il fallait démontrer sans cesse pourquoi les Franco-Ontariens avaient besoin de leur université. Il s'agit maintenant de déterminer comment.

Un modèle moderne

En effet, il est clair que cette université ne suivra pas le modèle des universités anglophones. Elle devra répondre aux besoins spécifiques d'une population franco-ontarienne sous-éduquée et largement absente des professions supérieures. Il faudra, entre autres, former des professeurs d'université dans les domaines scientifiques et professionnels. Il faudra développer des mécanismes communautaires qui inciteront jeunes et adultes à s'inscrire aux programmes universitaires. Il faudra développer des équipes de professeurs capables de desservir la clientèle des grands centres comme la clientèle éloignée.

Pour les étudiants comme pour les professeurs et le personnel de soutien, il va de soi que le transfert vers la nouvelle institution devra s'effectuer sans préjudice pour leur statut académique ou professionnel. Il faut donc définir des mécanismes de transition, de calculs d'équivalences et d'ajustement vu que les participants proviendront de trois institutions différentes. Ainsi, dans de nombreux domaines, il faut innover. Le défi est immense.

La qualité d'une université s'évalue de multiples manières. Du point de vue de la clientèle étudiante, tout se résume à la valeur monétaire du diplôme obtenu sur le marché du travail, mais également en cours d'études. La qualité reconnue dépend des services offerts: enseignement, loisirs, services de soutien, sentiment d'appartenance et de confort en milieu universitaire.

En ce qui concerne les professeurs, la qualité de leur travail d'enseignement et de recherche s'évalue par leur renommée dans le monde universitaire, au Canada et à l'étranger. Dans ce domaine, le marché est international; l'étendue de leurs publications sur le plan mondial est un indice de la qualité de leurs travaux.

Objections déjà entendues

Les dernières universités créées au Canada datent des années soixante: Université Laurentienne, Université du Québec, Université York, etc... La crédibilité de ces dernières, qui n'est plus mise en doute aujourd'hui, fut très débattue au moment de leur création. Il n'est guère surprenant que les objections formulées par certains face à la création de l'Université de l'Ontario français soient les mêmes que celles présentées à cette époque.

Dans le Québec du début des années soixante, l'idée de créer une nouvelle université faisait sourire les dirigeants des universités de Montréal, Laval et autres. Cependant, l'Université du Québec fut créée. Aujourd'hui, avec environ 135 centres de services répartis dans toute la province, elle répond à des besoins jamais comblés auparavant.

Un tournant historique

La société franco-ontarienne atteint un tournant historique. Fortement urbanisés bien que dispersés, les Franco-Ontariennes et les Franco-Ontariens veulent participer activement à un futur où les sciences et les technologies de pointe dominent. Une véritable révolution tranquille est en train de s'opérer dans cette société où abondent les entrepreneurs, les innovateurs et les créateurs de toute sorte. La clef de voûte que constitue l'université est encore à bâtir. Il nous reste, hommes et femmes de l'Ontario français, à regarder qui nous sommes et à construire.

Jean-Charles Cachon

L'Honorable Sean Conway
Ministre
Ministère des Collèges et Universités
101, rue Bloor Ouest
13e étage
Toronto (Ontario)
M5S 1P7

Ne pas affranchir si posté au Canada

Examinez attentivement cet espace...

L'accord du Lac Meech:

Une solution qui fait problème

La division persiste au Canada sur le moyen d'établir une constitution nationale. Toutes les polémiques sur l'accord du lac Meech semblent n'avoir eu pour résultat que de polariser les positions des provinces ou de multiplier les intervenants et par conséquent, les termes de la problématique.

Simon Laflamme

Au départ, les discussions du Lac Meech avaient pour objectif de réintégrer le Québec dans la constitution canadienne. Le concept de société distincte pour le Québec et le principe de décentralisation des pouvoirs apparaissaient comme les moyens susceptibles d'atteindre cet objectif. Or, on a toujours pas entériné l'entente qui se dégageait de ces discussions. La politique canadienne poursuit son cours normal, celui de la lutte pour la défense des intérêts innombrables et, souvent, irréconciliables. Le caractère pluriel de la société canadienne s'est révélé plus intensément et l'entente du Lac Meech en est devenu parfois l'objet, parfois la cause, parfois la solution.

La chose à tous et à tout

L'entente du Lac Meech est devenue la chose qui permettrait aux anglophones de l'Ouest d'anéantir leurs francophones tout en obtenant des argents destinés à les protéger. Elle est devenue la chose qui autoriserait les francophones du Québec à promouvoir le français chez eux et donc à brimer les anglophones. Elle est devenue la chose qui assurerait que toutes les provinces et le gouvernement central travaillerait de concert à l'émancipation des minorités. Elle est devenue chose qui permettrait de concrétiser l'égalité entre les ethnies, les sexes, les régions. Bref, l'accord du Lac Meech a fini par écoper d'une mission démesurée.

Il n'est pas improbable que ces accords finissent néanmoins par être sanctionnés par l'ensemble des gouvernements provinciaux, grâce à des promesses réciproques, à des clauses, à des ramifications, à des ententes parallèles. Il n'est pas non plus impossible que ce projet d'unité canadienne s'effrondre et que la thèse de l'indépendance du Québec retrouve une ardeur historique.

Quoi qu'il advienne, la problématique du bilinguisme canadien aura été posée avec netteté. Le Canada doit-il être bilingue ou unilingue?

Trois réponses

On peut répondre qu'il doit être unilingue. C'est la position qu'adoptent les formations de type COR, ou les groupes pour la préservation de l'anglais. (Ce n'est pas le lieu de mettre en lumière la déraison de ce mouvement.) Les francophones hors-Québec doivent être assimilés; ceux du Québec doivent subir le même sort ou bien le Québec doit être rejeté du Canada. On notera que le mouvement pour un Canada unilingue français n'a pas son pendant dans l'arène politique canadienne, en dehors des illusions des anti-francophones (qui n'aiment pas qu'on les appelle par leur nom).

On peut répondre qu'il doit être bilingue. Dans ces conditions, le français doit être présent soit Québec seulement, soit au Québec et ailleurs.

S'il ne doit survivre qu'au Québec, il faut donc décentraliser les pouvoirs et accorder des pouvoirs discrétionnaires ou dérogatoires aux provinces. Le Québec veillera au bonheur de ses francophones, les autres provinces au bonheur de leurs anglophones.

La constitution: une garantie

S'il doit survivre partout, la constitution canadienne doit assurer que les moteurs du développement du biculturalisme se retrouveront partout. Les francophones hors-Québec ont en effet appris que dans la conjoncture actuelle, ils ne peuvent confier leur destinée ni au gouvernement du Québec, ni au gouvernement de leurs provinces respectives.

Si le bilinguisme constitue un principe fondamental des politiciens canadiens, la constitution canadienne doit garantir que, partout où ils se trouvent, les francophones seront en mesure d'intervenir sur eux-mêmes et que ce droit sera garanti aussi bien au niveau provincial qu'au niveau fédéral. Le principe de société distincte ne doit aucunement aliéner les francophones hors-Québec. Il ne doit pas, notamment, empêcher les députés fédéraux et provinciaux de protéger partout au Canada les intérêts et les droits des minorités.

Puisque le bilinguisme fournit le prétexte les tergiversations sur la constitution canadienne, les politiciens doivent retenir ceci: s'il est vrai qu'un Québec animé par une forte culture francophone ne peut que servir la cause de toute la francophonie canadienne, il n'est pas moins vrai qu'un français vigoureux à l'extérieur de la Belle province contribue à la renforcer.

Direction jeunesse en tournée de promotion

Etudiants étonnés par la loi 8

Dans le cadre de la campagne de promotion de l'Office des affaires francophones, pour la loi 8, Direction Jeunesse a fait la tournée des collèges et des universités bilingues de l'Ontario. Cette tournée visait à sensibiliser les jeunes à l'entrée en vigueur de la nouvelle loi sur les services en français et à promouvoir l'organisme, Direction Jeunesse.

Yolande Jimenez

Alain Harvey, agent de promotion et de sensibilisation de Direction Jeunesse, nous brosse un portrait des étudiants et étudiantes qu'il a rencontrés à travers la province.

Différences régionales

"En général, l'accueil a été très bon à travers toute la province. Mais les questions et les commentaires varient beaucoup d'une région à une autre et d'une institution à une autre. Dans le Nord par exemple, les étudiants se sentent très isolés de Direction Jeunesse et aimerait qu'on améliore la communication entre les divers organismes.

"Quant à la loi 8, peu d'entre eux connaissait l'existence de cette loi, mais ont été très satisfaits de prendre connaissance des politiques du gouvernement dans ce domaine.

A Glendon (Toronto), la réaction diffère. Les étudiants ne croyaient pas que cette loi était nouvelle! Et beaucoup d'étudiants anglophones s'étonnent même qu'elle ne concerne que les endroits désignés bilingues! A Glendon, très peu d'étudiants semblaient connaître Direction Jeunesse."

"En ce qui concerne Ottawa, l'organisme est beaucoup plus connu des jeunes, ainsi que la loi 8. Les jeunes sont plus sensibilisés et politisés. Ils représentent des utilisateurs potentiels de la nouvelle loi sur les services en français. Quand à Sudbury, peu connaissait l'existence de cette loi mais la plupart ont été très intéressés et ont réclamé plus d'information."

Campagne fructueuse

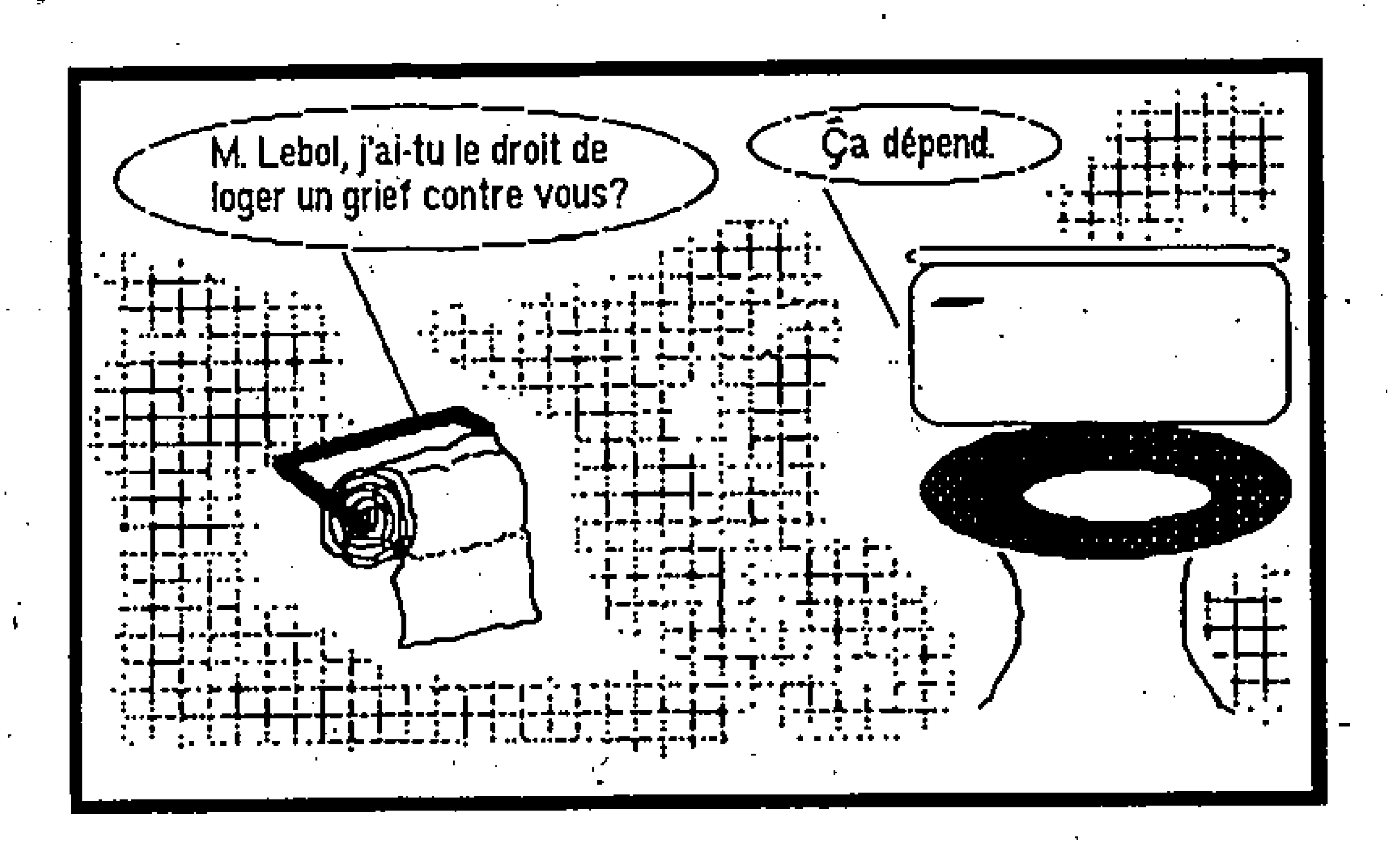
Globalement, l'organisme se dit très satisfait de cette tournée provinciale et affirme avoir atteint son objectif. "On a rencontré environ 1300-1400 étudiants et trouvé une soixantaine d'étudiants-contact dans les diverses institutions. Ça ouvre la porte à des collaborations futures qui sont très importantes."

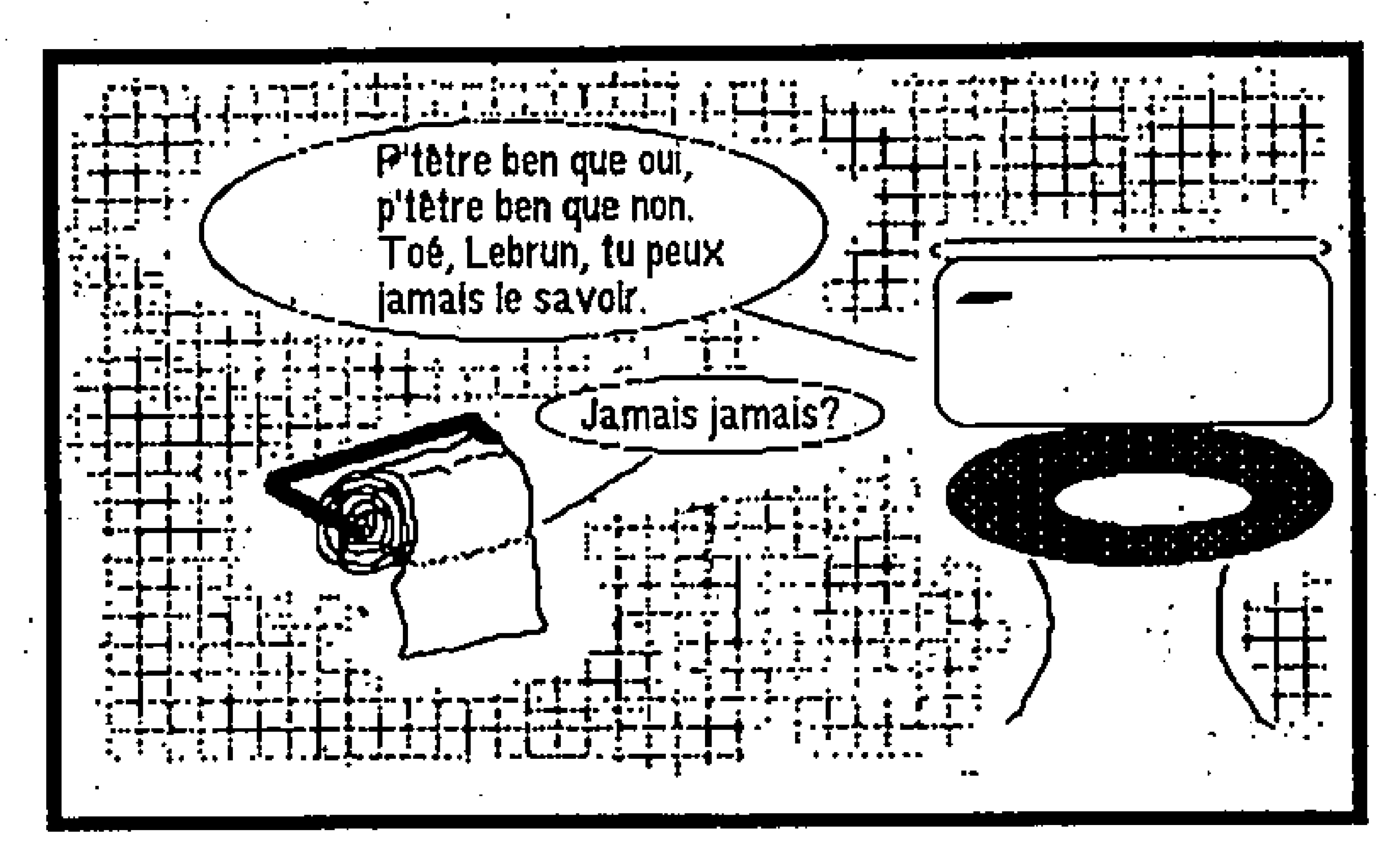
Cette campagne de sensibilisation doit être suivie d'une deuxième et troisième vague qui prendront la forme d'interventions ponctuelles dans le cadre d'activités spéciales organisées par les collèges et universités de l'Ontario. "Direction Jeunesse tentera aussi de rejoindre les jeunes intervenants communautaires de la province."

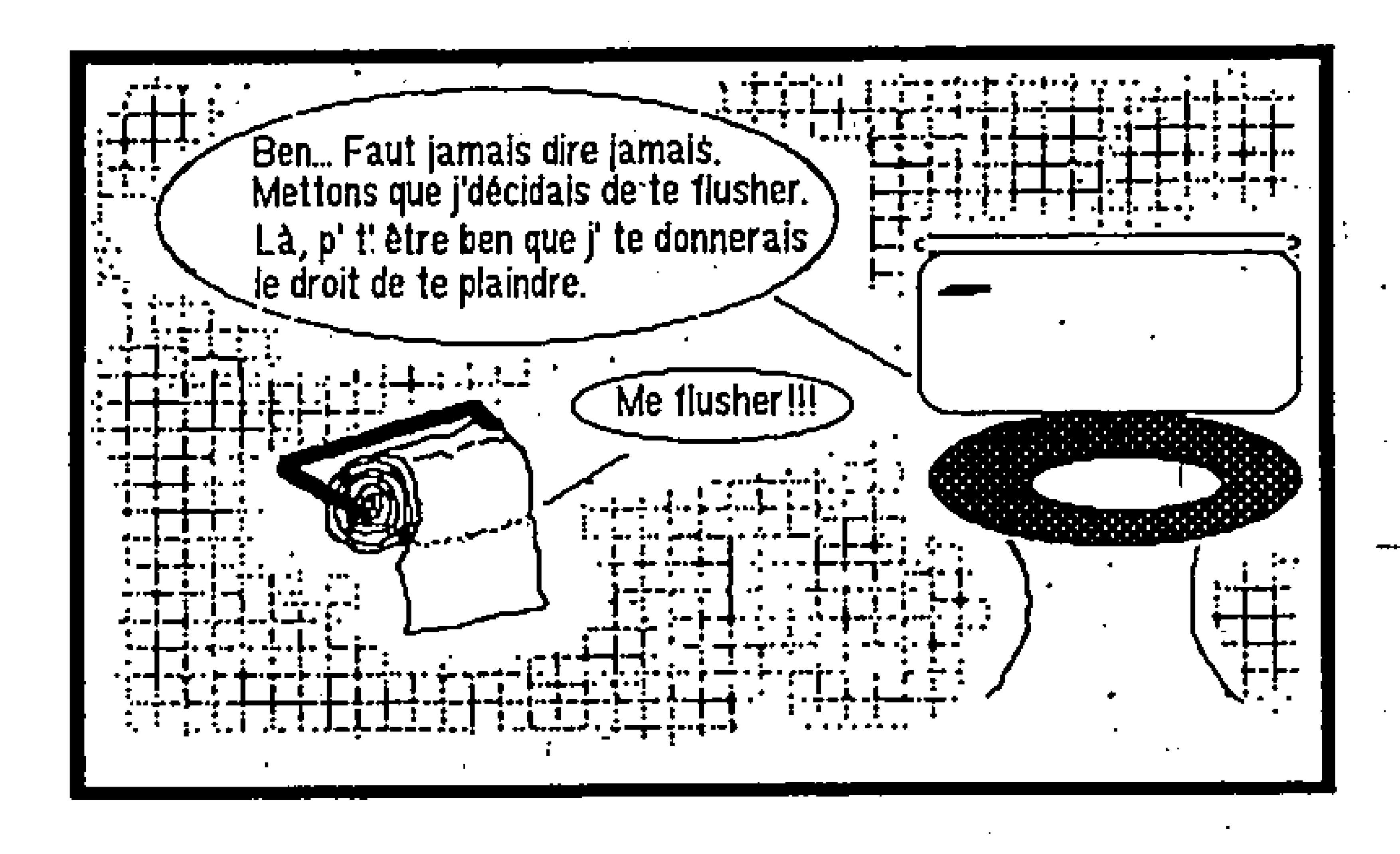
Humourignal

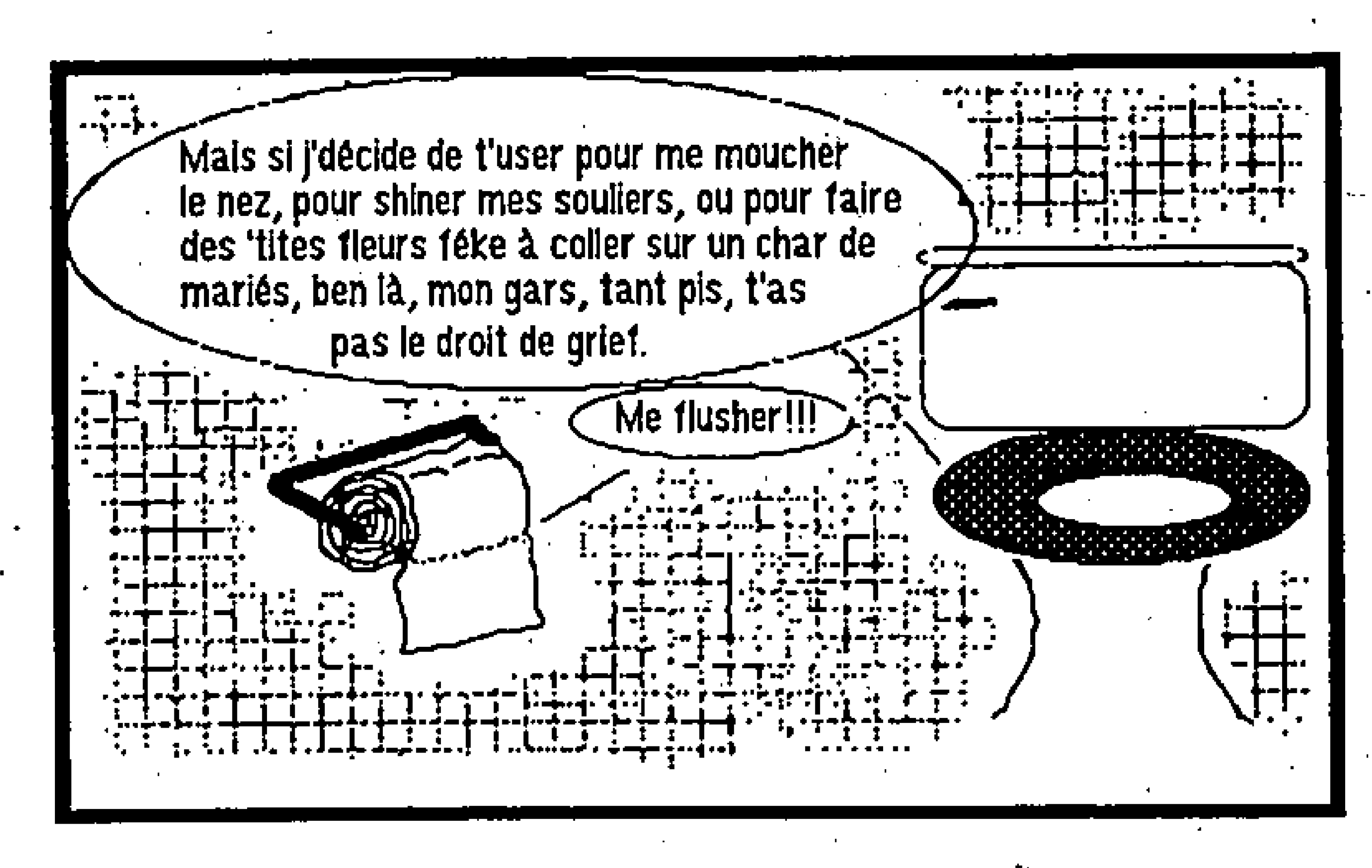
LE DISCOURS DU TRÔNE

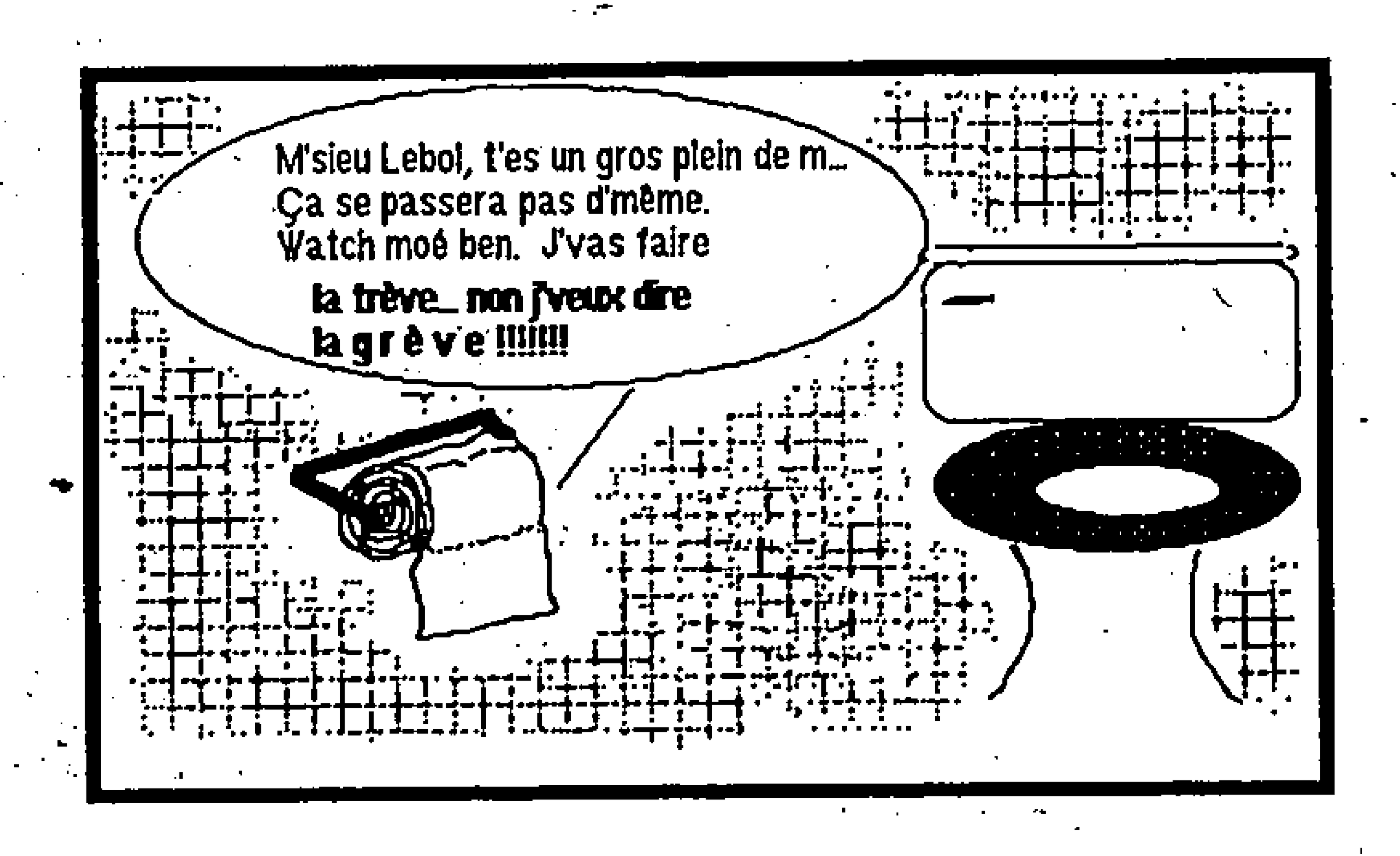
mettant en vedette l'honorable Marcel Lebrun, orateur de la Chambre de Bain









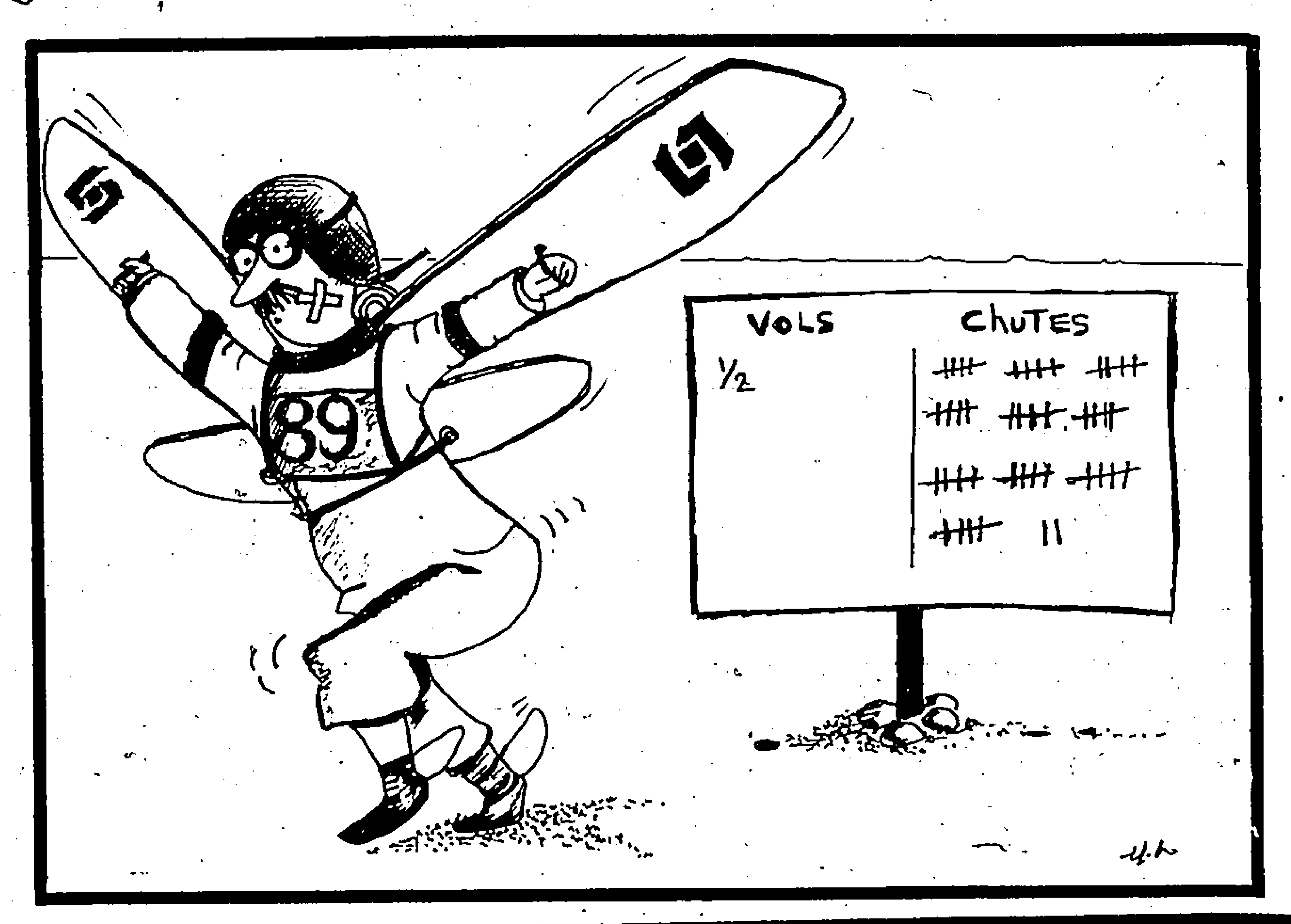


Et depuis c'te jour-là,

y'a pu personne à la Laurentienne

qui peut faire sa jobbe.

Humourignal



Enfin, qu'est-ce que tu choisis: une hausse de salaire, ou mon amitié fraternelle?

Bêlements de Berger

La compétence: exigence injuste!

Jacques Berger

Les temps sont durs, les emplois rares et exigeants, les études dispendieuses, le diplôme une nécessité. De plus en plus, si l'on veut survivre dans ce monde impitoyable, il faut se battre pour ses droits.

Des étudiants l'ont bien compris qui montrent leurs dents à la moindre ombre dans leurs progrès scolaires. Récriminations, contestations, protestations, insultes même, voire menaces quand le résultat obtenu à un cours, un examen, un test, n'est pas à la hauteur de l'investissement.

Si l'on passe une soixantaine d'heures dans une classe, un peu plus devant une page qu'il faut remplir, quelques moments dans une bibliothèque et qu'en plus on doit payer les yeux de la tête pour s'offrir ce supplice, il est tout de même normal qu'on réussisse!



Mais surtout, le système universitaire est, que l'on le veuille ou non, construit entièrement sur la discrimination. Certes, Noirs et Juifs, handicapés et autochtones, hommes et femmes (encore que là ce soit moins sûr) ont su, au cours des ans, faire valoir leurs droits. Mais il reste que le fonctionnement des études universitaires repose, malgré les libertés qu'il se donne, sur la compétence: il faut être bon pour réussir!

La compétence: un privilège injuste

Il est grand temps de s'élever contre ces pratiques. L'âge, le sexe, l'origine ethnique - autant de caractéristiques personnelles - ont été à jamais rayés de la liste des critères sur lesquels on évalue un individu et il faut maintenant s'attaquer à ce dernier bastion de l'injustice: l'utilisation de la compétence comme critère d'évaluation d'un étudiant.

En ce début d'année scolaire, je suggérais que, par l'intermédiaire de ce journal, on forme un comité de défense de droit à la réussite qui, dans les numéros à venir, proposera des solutions qui permettront de recevoir un diplôme, sans, en plus, devoir faire preuve de capacités intellectuelles.

Système "gratte et gradue"

Pour donner l'exemple, je proposerai le système "Gratte et gradue". Des commanditaires généreux (Mac Donald, Marriot's, Sears, etc.) distribuent, pour chaque achat dépassant 5.$, un coupon sur lequel une surface à gratter révèle une lettre ou un chiffre. A l'aide des lettres et des chiffres ainsi obtenus, on compose le titre du diplôme désiré et hop, le tour est joué! Le paiement des frais de scolarité donne droit à 32 coupons et chaque dollar de Canadian Tire donne droit à une lettre libre.

Pour rendre le jeu économiquement rentable, il faudra bien sûr limiter l'émission des lettres telles que "B. A. Sc., Ed., 3, 4, et raffiner les règles. (La difficulté réside essentiellement dans le choix de cette stupide question que la loi impose à tous les jeux de hasard!...). Mais on sent bien qu'il y a là l'embryon d'un système qui, indépendamment de vagues notions d'intelligence, d'apprentissage, de savoir, de connaissances, de travail, permettrait de faire de notre institution l'Université accessible qu'elle se targue d'être.

Voilà, le coup d'envoi est donné. A vos plumes!

L'auteur ou l'auteure de la proposition la plus originale gagnera 15 coupons!

N.d.l.r: En voici une proposition: faisons la grève pour obtenir nos diplômes.

Bruno Gaudette

J'habite chez les Belles-Soeurs

N.d.l.r. Bruno Gaudette, un Orignal de la première heure, nous a quitté en août pour entreprendre des études à Montréal. Il nous envoit néanmoins ce billet dans la plus pure tradition de ses chroniques originales.

E V A !



"Dans la vie, y'a toute sorte de monde." Combien de fois avons-nous entendu ce cliché? Une fois de plus, dites-vous. Néanmoins, ce vieux dicton me permet de vous présenter Eva. Eva ne s'est pas bâdré de clichés pour me décrire en détail les locataires du bloc appartement montréalais où je viens d'emménager. A entendre , ce n'est pas du monde, ce sont des personnages! Et ils ressemblent étrangement à ceux de Michel Tremblay.

Prenons Eva elle-même, par exemple. Après seulement trois rencontres, je sais qu'elle travaille pour son père, (le surintendant du bloc), qu'elle est dans la cinquantaine, (mais ne dévoile pas son âge exact), qu'elle est mère de trois filles, et qu'elle a un chum, Michel, qui la tient occupé horizontalement. "Ça me garde jeune.", m'a déclaré Eva.

Si ses nécessités reproductives lui donne de la vie, ses allées et venus dans le bloc appartement la tiennent au courant de la vie.

Des tétons, des pissettes pis des poils

-Dans l'appartement numéro trente-trois, y'a un couple de tapettes, m'annonce-t-elle un jour.
-Ah oui?
-Ouais. Les as-tu déjà vus?
-Non.
-Ça se peut pas. Y'en a un des deux qui finit pus de se branler le cul pis y s'est faite mettre des tétons.
-Ah bon!
-Ouais. Une bonne fois, il fallait que j'aille dans leur appartement. Y'avait quelque chose qui marchait mal. Si je m'en rapelle ben, c'était la toélette. Entéka. Le père m'avait demandé d'aller faire un tour. Je cogne à porte. Personne répondait. Je cogne encor'. Pas de réponse. Je débarre. Je le voé tu pas à poil et pis toute enervé. "Ah excuse-moi, dit-il, chus indécente". Ouais, y'était pas mal indécente à se branler les tétons pis la pissette.
-Oui. Il l'était pas mal, Eva.

Et Eva se mit à rire.

-Ah. Pis y'a un autre couple au troisième étage, continue-t-elle. Eux-autres sont pas tapettes mais lui a 21 ans pis elle, 53.

-Ah bon.

-Ouais. En premier, je pensais qu'elle était sa mère, mais non, elle est son amoureuse qu'il m'a dit.

-Ah.

-Ouais. Pis il l'aime assez qu'une fois a l'a laissé pis y'a braillé pour trois jours. Y finissait pus de dire: "Je l'ai perdue. Je l'ai perdue." jusqu'à ce qu'elle revienne. Entéka, demande-moé pas, qu'est-ce qu'elle a, elle, une femme de son âge, pour qu'un jeune de 21 ans tombe dans les pommes de même. Ça doit être une guidoune.

Et Eva se mit à rire. Jaune.

Des Belles-Soeurs et des Beaux-Frères

-Ah, pis y'en a d'autres, m'a-t-elle confié. Comme le mari qui bat sa femme au deuxième, pis la grosse salope au quatrième, pis le boss qui aime sa boisson...
-C'est bon à savoir.
-Ouais. Dans la vie, y'en a toute sorte de monde.

Tu as raison Eva.

Le Plateau Mont-Royal où Michel Tremblay a vécu son enfance pour y retourner dans ses romans et dans ses pièces n'a guère changé depuis la parution de ses *Belles-Soeurs*. Tous ses personnages habitent le même bloc que moi: la colporteuse, le couple gai, la vieille putain et son jeune amant, la femme battue, la malpropre obèse, l'alcoolique, etc...

C'est tout un monde que le dramaturge a recréé au stylo. Un monde que petit à petit, je commence à habiter.

C'est pas facile d'élever des parents

La famille, c'est... sacrer !



Parenthood, c'est une réalisation de Ron Howard (*Cocoon*), mettant en vedette Steve Martin, Mary Steenburgen, Tom Hulce, Rick Moranis, Martha Plimpton, Keanu Reeves, Dianne Wiest et Jason Robards.

Joanne Dubé

Dans ce film, Steve Martin joue le rôle d'un père (Gil) qui essaie d'élever ses trois enfants sans commettre les mêmes erreurs que son père a commises avec lui même et son jeune frère irresponsable.

Steve Martin est reconnu pour être un excellent comédien et il ne manque toujours pas de flair dans *Parenthood* quand vient le temps de faire le bouffon et déclencher le fou rire. Seulement, dans ce film-ci, il fait face à une vaste gamme d'émotions. Avec sa femme (Mary Steenbergen), Gil doit affronter les problèmes émotionnels de son fils (Jasen Fisher) que l'école veut placer dans une classe d'éducation spéciale. Les parents de ce monde moderne et technologique se blâment parce qu'ils croient qu'ils ont fait faillite dans leur but d'élever des enfants parfaits.

Monstre intellectuel et femme abandonnée

D'un autre côté, le film examine aussi deux autres familles: celle de Rick Moranis qui tente de faire de sa petite fille un monstre intellectuel et la famille d'une femme abandonnée par son mari qui essaye tant bien que mal d'élever seule sa fille et son fils.

Parenthood, c'est un film réaliste et honnête qui nous donne l'impression qu'on connaît déjà depuis longtemps les parents. Il donne un aperçu de ce que c'est que d'élever une famille dans un monde perfectionniste. Presque chaque scène nous porte à rire, pleurer, s'abandonner, désespérer, se frustrer et s'attendrir.. "On a l'impression d'être sur une montagne russe." C'est justement l'image trouvée par la vieille grand-mère qui tente de faire comprendre aux parents que la vie a ses hauts et ses bas.

Femmes statiques

Tout ce qu'il y a à reprocher à *Parenthood*, c'est que les personnages féminins sont statiques. Dans ce film, les femmes représentent le sexe sage et sérieux tandis que les hommes ont la liberté de faire les bouffons, les farfelus. En outre, seuls les hommes se sentent obligés de prendre des décisions et d'exercer une influence positive sur leurs enfants.

La dernière scène de *Parenthood*, touchante et à la fois merveilleuse, illustre bien le pouvoir magique des humains à donner la vie. Je recommande *Parenthood* à tous ceux qui ont l'esprit ouvert à la vie.

(Cote: Un gros A).

Enfin!

Des films qui ne goûtent pas le "pop-corn"

Etes-vous déjà sorti du cinéma avec une impression de "*déjà vu* "? Depuis un certain temps, on manque de variété aux cinémas à Sudbury. Les fervents du cinéma font face à un recyclage des mêmes conflits, des mêmes scènes, des mêmes personnages, bref des mêmes films.

Joanne Dubé

Les cinéastes réussissent à rendre ces "nouveaux" films plus attrayants au moyen d'une multitude d'effets spéciaux, pour que les gens ne se tournent pas tout simplement vers les succès de l'an dernier sur les cassettes vidéo. Ce sont toujours les mêmes thèmes qui reviennent; les extra-terrestres (*E.T., My stepmother is an alien, Alien, Story of an alien detective*), les policiers (*Lethal Weapon, Beverly Hills Cops, Red Heat*), même les dessins animés (*Roger Rabbit, Batman*) et les chiens (*K-9, Turner and Hooch*). Pourquoi pas encore Benji ou Lassie?

Cependant, les Sudburois ne sont pas tellement attirés par les grands succès qui apparaissent aux théâtre de Sudbury, ni par l'odeur du maïs soufflé, ni par le prix d'entrée.

Par exemple, le film *Batman* est certes le plus grand film de l'été mais, de ceux qui sont allés le voir, peu nombreux sont ceux qui ont été impressionnés. Plusieurs ont préféré attendre que *Batman* apparaisse sur les étagères du centre vidéo afin de le visionner à leur aise dans le confort de leur propre foyer, en dégustant leur propre maïs soufflé, plutôt que de faire la queue au guichet. En outre, c'est plus économique puisque le prix des billets atteint les 6,50 $ voire 7 $. (Une chance qu'il y a les mardi soirs!!)

Il faut aussi se demander quels genres de films intéressent les Sudburois. Les films d'actions et de comédie sont des plus populaires suivi des films d'horreur. Les films d'art tels que *Dangerous Liaisons* et *Dead Poets Society* n'ont pas encore un très grand public.

Mais les goûts se raffinent de plus en plus à Sudbury. La preuve... la venue de grands films de partout au monde qui seront présentés lors du festival du film **CINÉFEST '89**, qui aura lieu du 22 au 24 septembre. Des films canadiens tels que ***Termini Station*** et ***Jésus de Montréal*** ainsi que d'autres films tels que ***The Bear, Babette's Feast, Sex, Lies and Videotape***, et ***Trop belle pour toi***, seront présentés durant le festival au Grand Théâtre, au Centre Cité, au Holiday Inn et à la caverne de Science Nord.

Il y aura des films pour tous les goûts, ou plutôt, des films de goût. Alors allez voir ces films, cultivez votre goût et surtout, amusez-vous bien!

CINÉFEST

le 22, 23 et 24 septembre 1989

Sudbury - Ontario - Canada

HORAIRE

VENDREDI 22 SEPTEMBRE

Galas d'ouverture:

Centre Cité, Cinéma 1
19h00: Termini Station
21h00: Jésus de Montréal

Centre Cité, Cinéma 3
19h00: Trop belle pour toi
21h00: Drowning by numbers
23h00: Miracle mile

Centre Cité, Cinéma 1
13h00: Where the Spirit Lives
15h30: Women on the Verge of a Nervous Breakdown
19h00: Road Kill
21h00: Foreign Nights

Centre Cité, Cinéma 3
10h00: Pelle the Conqueror
13h00: Comic Book Confidential
19h00: Top of his Head
21h00: Speaking Parts

Sudbury Theater Centre
10h00: Tommy Tricker and the Stamp Traveller
12h00: La grenouille et la baleine
14h00: A Night in May

Science Nord
19h30: Science North-Speciality Programming

SAMEDI 23 SEPTEMBRE

Enregistrement en direct de l'émission Saturday Night at the Movies avec Rena Kendall-Craden et Marien Lewis

DIMANCHE 24 SEPTEMBRE

Centre Cité, Cinéma 1
13h00: Looking for Miracles
15h30: Dans le ventre du dragon
19h00: Sex, Lies and Videotape

Centre Cité, Cinéma 3
13h00: Babette's Feast
15h30: Salaam Bombay
19h00: Mr. Universe

Science Nord
18h00: Justice Denied
20h00: Salut Victor

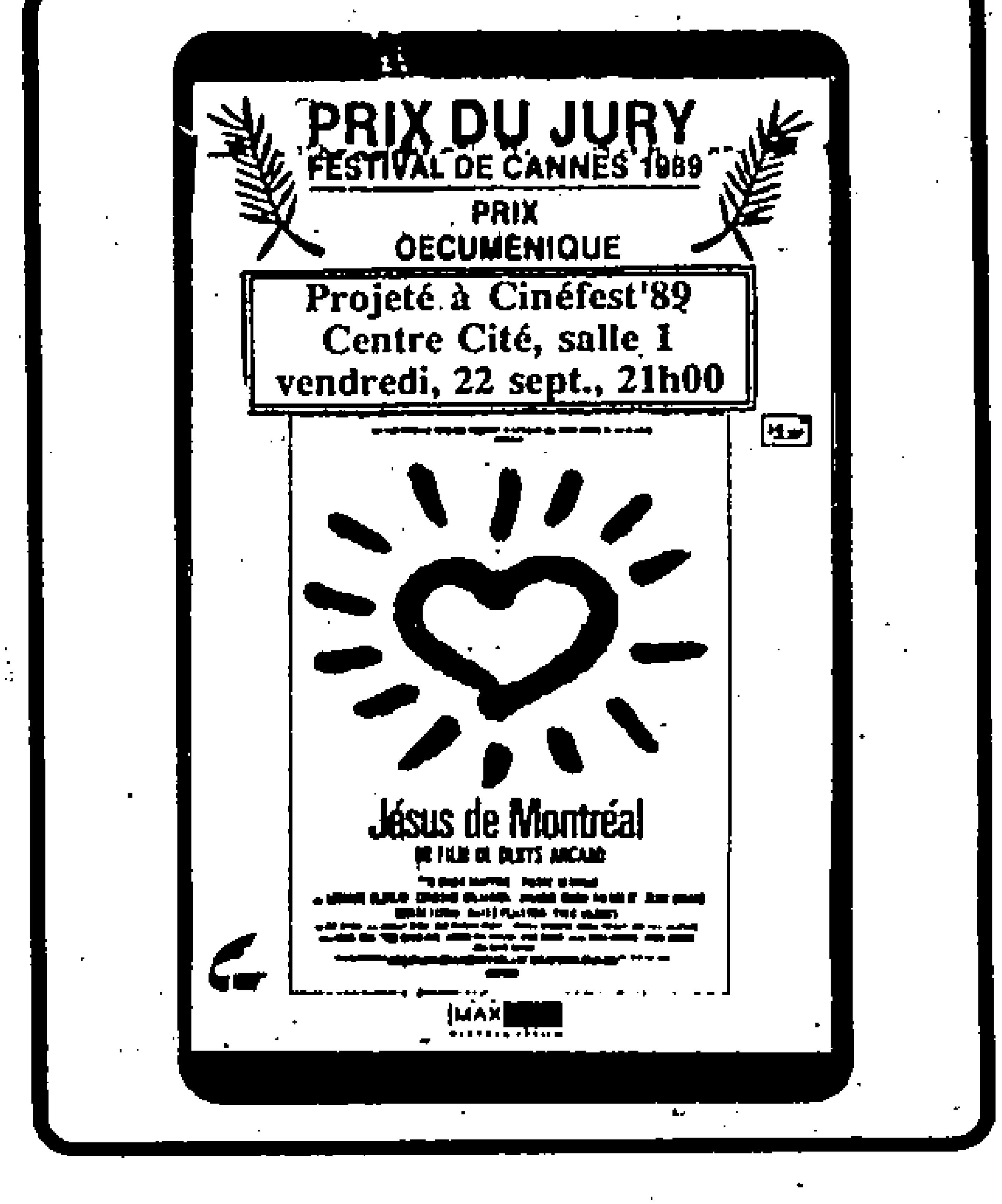
Jésus de Montréal: un film... passionnant

Vérité profane et vérité biblique

Denys Arcand, cinématographe québécois nous surprend encore une fois. Après son film *Le déclin de l'empire américain* qui lui a valu un Oscar en 1986, il gagne en mai la médaille de bronze au festival de Cannes (le Grand prix du jury) pour *Jésus de Montréal*. Ce film qui raconte l'histoire d'une troupe d'acteurs embauchés par leur paroisse pour jouer la pièce de la Passion sur le Mont Royal a certainement enthousiamé plus que les critiques canadiens.

Pia Copper

Son succès à Cannes, les critiques dans le Monde, le Sunday Times ont lancé le film à l'échelle internationale. Par bonheur, Cinefest '89 présente au public sudburois ce grand film qui trempe dans la contreverse et qui balance entre la vérité profane et la vérité biblique.



Ironiquement, Arcand, qui à 47 ans n'a pas pratiqué de religion depuis 25 ans, a même reçu le prix Occuménique présenté par un jury de trois juges Catholiques et trois juges Protestants. Mais Arcand préférait jouer au tennis que recevoir cet honneur en se moquant des éloges religieuses. "Apparemment, je suis un saint homme malgré moi", a-t-il déclaré en riant.

Ironies universelles

Son talent consiste, disent les critiques, à créer des ironies universelles de la destinée particulière du Québec. En effet, son film a été acclamé de partout. Accueillie par les Français (qui n'ont pas la réputation d'être particulièrement portés vers les productions étrangères) cette version révolutionnaire de la Passion a touché Cannes sans masquer son caractère canadien (le théâtre au Mont Royal, les hôpitaux canadiens-français en détresse).

Une des idées maîtresses du film est que Lothaire Bluteau, le jeune homme dans le rôle de Jésus, ne peut plus distinguer la différence entre son art et la vie. Puis, ses amis acteurs (Catherine Wilkening, Johanne Marie Tremblay...) engagés dans leur création contemporaine de la Bible assument le rôle des "disciples". Leur ferveur religieuse est inspirée non par Dieu mais par leur art.

Sous l'effet de leur théâtre, leurs vies deviennent les miroirs du chemin de la croix et Montréal devient un autre Jérusalem. Leur drame, pourtant si réaliste choque le prêtre qui les a engagés et le film finit tragiquement.

Enfin, il semble que *Jésus de Montréal* est un film à ne pas manquer! **Cinéfest '89** vous propose ce film ainsi que trois autres films français: *Trop belle pour toi* (réalisé par Bertrand Blier, 2e prix à Cannes), *Dans le ventre du dragon* et *La grenouille et la baleine*. Et ce n'est pas tout!

De plus, **Cinéfest '89** amènera à Sudbury quelques vedettes: Al Waxman, Allan King, Megan Follows, Peter Mettler, Bruce McDonald, Helga Stephenson, Wayne Clarkson et Piers Handling. Puis, Denys Arcand et Marcel Masse vont peut-être venir nous visiter. Alors, allez vite acheter vos **Passeports de Cinéfest '89** à Quik Mart ou au Conseil des Arts de Sudbury.

Une commandite de CBON

Jésus de Sudbury

Pour marquer le lancement de sa nouvelle saison, ***C'BON l'matin***, l'émission du matin de CBON, la radio de Radio-Canada dans le Nord de l'Ontario, présentera ***Jésus de Montréal***, le dernier film de Denys Arcand, le vendredi 22 septembre à 21h au cinéma du Centre Cité. Cette soirée de gala est présentée en collaboration avec Cineplex Odeon dans le cadre de **Cinéfest**, le premier festival du film de Sudbury parrainé par le Conseil des arts de Sudbury.

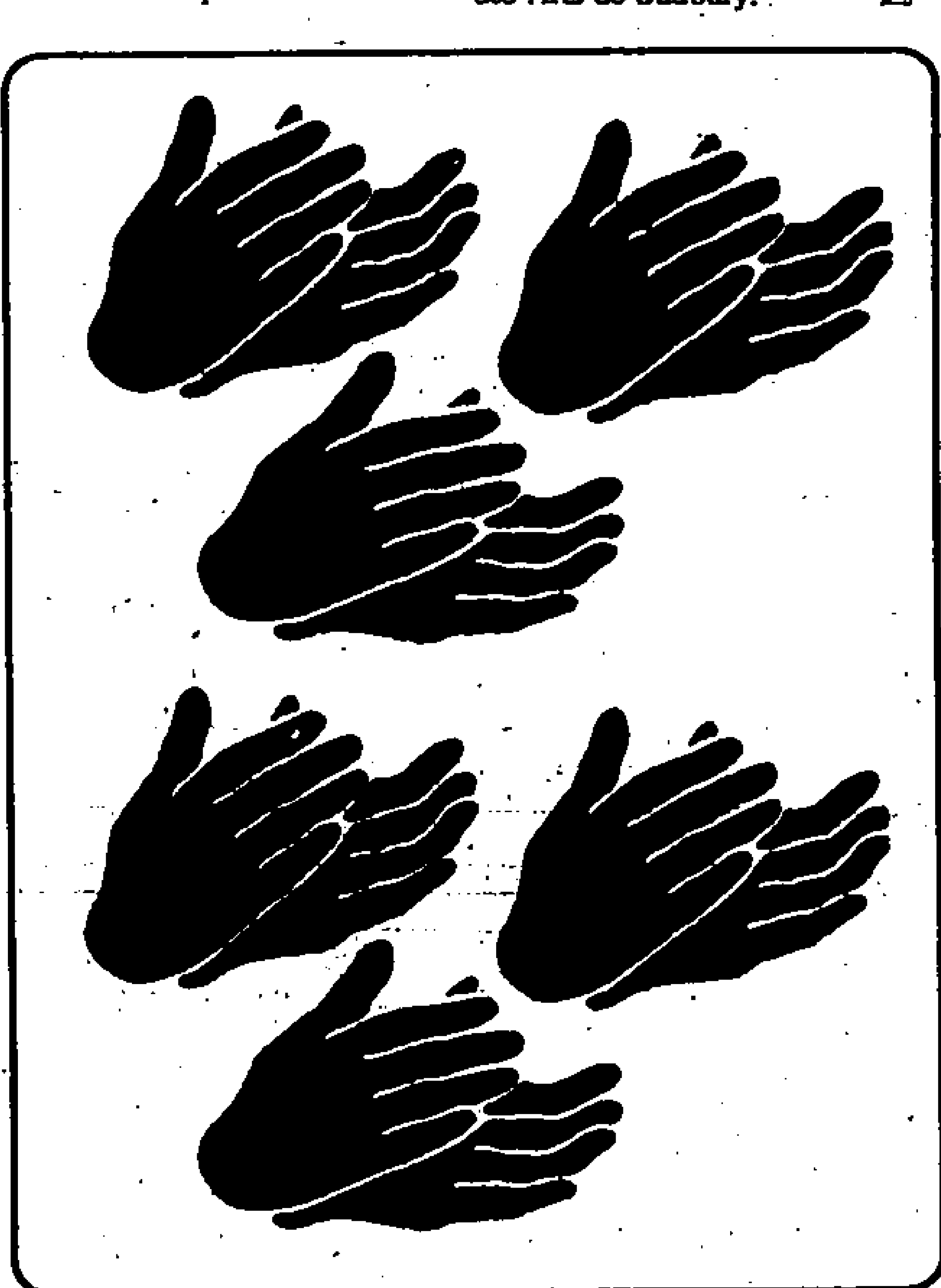
S'inspirant de la passion selon Saint-Marc, ***Jésus de Montréal*** transpose l'histoire du Christ dans le Montréal d'aujourd'hui. Un jeune acteur (Lothaire Bluteau), désireux d'incarner le personnage de Jésus, part à la recherche d'autres acteurs qui sont prêts à tout quitter pour le suivre. Au cours des recherches qu'il entreprend pour mieux cerner son sujet, il fait d'étonnantes découvertes sur la vie du Christ, qui exercent une puissante fascination sur lui.

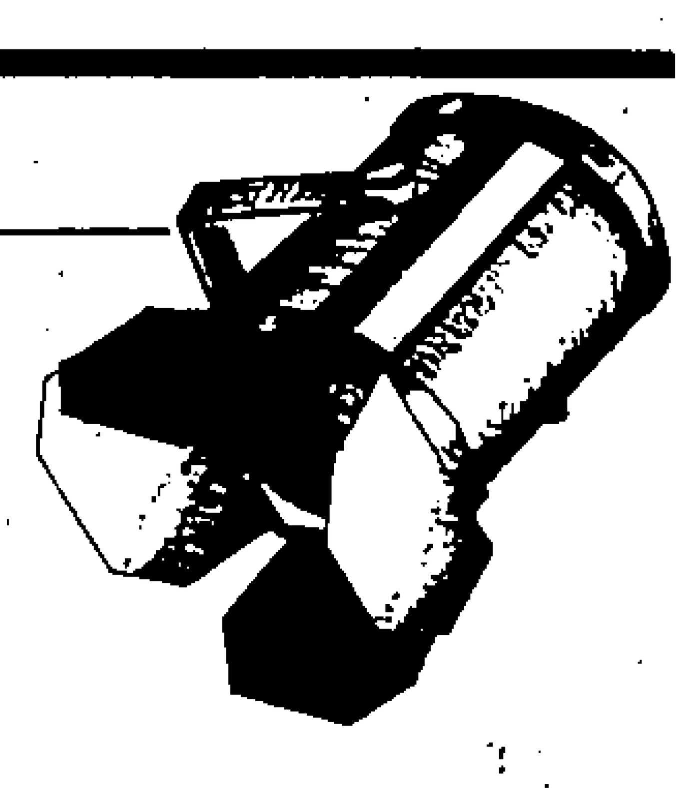
Jésus de Montréal, qui a remporté la prix du Jury au Festival de Cannes 1988, met en vedette Lothaire Bluteau (*Bonjour Monsieur Gauguin*) dans le rôle de Daniel, Rémy Girard, gagnant d'un Génie (*Les Portes tournantes*), Johanne-Marie Tremblay (*A corps perdu*), Gilles Pelletier dans le rôle du prêtre, et Robert Lepage, bien connu dans le monde du théâtre (*La trilogie du dragon*) et que l'on voit pour la première fois au cinéma. Lothaire Bluteau, Johanne-Marie Tremblay et Denys Arcand ont été invités à se joindre aux festivaliers de Sudbury.

Jésus de Montréal, une production de Roger Frappier et de Pierre Gendron (*Le déclin de l'empire américain*, *Un zoo la nuit*) est distribué par Cineplex Odeon.

Pour vous mettre dans l'atmosphère du festival et avoir la chance de gagner des billets gratuits pour cette soirée de gala, soyez à l'écoute de C'BON l'matin, qui vous revient cette année avec France Jodoin, du lundi au vendredi de 6 h à 9 h 30.

Pour de plus amples renseignements, veuillez communiquer avec CBON au (705) 688-3200.





Une entrevue avec les Draveurs

Quand ça clique, tu le sais

Des extraits de cette entrevue ont été publiés précédemment dans la revue CLIK.

Luc Comeau

Au début de juin, un autobus rempli de décors, de comédiens, et de techniciens a fait le trajet Sudbury-Ottawa. **Les Draveurs**, la troupe de théâtre de l'école secondaire MacDonald-Cartier s'y rendait pour tourner une version vidéo de leur pièce, ***Par Osmose***. La pièce, qui a mérité le premier prix du Festival Sears, sera publiée aux éditions Prise de Parole prochainement. Grâce à une subvention de 25 000 $ du ministère de l'Education, les Productions Turnel ont réalisé un vidéo de la pièce.

L'Orignal déchaîné a rencontré deux des Draveurs, **Yves Doyon** et **Manon St-Jules**, ainsi qu'**Hélène Dallaire**, une des enseignantes responsables de la troupe.

O.D.: Comment s'est déroulé le tournage du vidéo?

Manon: En arrivant, on a donné un spectacle à des étudiants d'Ottawa, pour que la caméra prenne des vues d'ensemble. Le samedi, ils ont fait toutes les prises de vue rapprochées, les scènes à deux personnages, etc.

O.D.: Donc c'était plus compliqué que de simplement jouer la pièce sur scène?

Yves: Oui. On devait reprendre les scènes souvent. A chaque reprise, il faut que tout soit exactement pareil. Même le plus petit détail, comme tenir un ballon dans la main droite au lieu de la main gauche, peut gâcher le tournage d'une scène. Il y a quelques scènes qu'on a repris pas mal souvent. Mais le réalisateur, Pierre Lavigne, a été très patient.

Hélène: Surtout que lors d'un tournage, tu veux plusieurs scènes rapprochées, parce que la télévision, c'est un média de rapprochement. C'est difficile de faire du théâtre pour la télévision. Par contre, on n'a pas changé beaucoup de choses.

O.D.: Vous avez créé *Par Osmose* durant l'année scolaire 1987-88. Est-ce qu'il a été difficile de se réintégrer dans une pièce comme celle-là?

Yves: Pas vraiment. C'est revenu pas mal vite. Au début, c'était un peu paniquant. On a fait des répétitions italiennes, avec nos textes, mais on a réappris nos répliques assez facilement. Le thème de la pièce a beaucoup aidé pour ça.

Hélène: La façon de travailler des Draveurs a aidé aussi. Quand nos comédiens montent sur scène, ils sont prêts. La pièce, ils l'ont dans le corps, dans la tête, dans leurs rêves. Quand tu passes des centaines d'heures à apprendre un rôle, tu ne l'oublies pas.

O.D.: Combien de temps avez-vous consacré l'an dernier à la pièce?

Hélène: On a écrit et monté la pièce en six semaines. Par après, on l'a retravaillée beaucoup, pendant des mois, pour qu'elle soit à notre goût. *Par Osmose* est une création collective, donc on se sentait libre de modifier le texte ou la mise scène pour l'améliorer.

O.D.: Ce n'était pas difficile de donner toutes vos fins de semaine?

Yves: Non, parce que les Draveurs, c'est un groupe d'amis, donc après nos répétitions, on fête tous ensemble. On travaille fort, mais on niaise fort aussi! La seule chose c'est qu'on manque de sommeil par moments!

Hélène: C'est ça, le secret du succès: travailler jusqu'à ce que tu sois satisfait et que tout le monde soit satisfait. Les comédiens sont très exigeants avec eux-mêmes.

O.D.: Etes-vous des perfectionnistes?

Yves: Oui, pas mal. Même aux présentations finales, il semble que ce n'est jamais parfait. Je devenais frustré par moments, parce qu'il y a toujours quelque chose à améliorer.

O.D.: Mais ça doit être correct, des fois. Comment est-ce que tu sais quand ça marche?

Yves: Tu le sais. Quand tu es sur scène, premièrement, il y a la réaction du public. Ensuite, t'as chaud et puis tous tes muscles sont tendus. Après une scène réussie, j'ai chaud et je sens que tous les muscles de mon corps étaient dans la peau du personnage. Je suis épuisé, mais je sais que j'étais à mon meilleur, mentalement et physiquement.

Hélène: Dans *Par Osmose*, il y a eu des moments magiques où tout le monde arrivait à son sommet en même temps. Tu sais, quand tout le monde donne et puis que tout le monde arrive ensemble, puis que ça clique, là...

O.D.: Ca doit être difficile, avec le nombre comédiens dans la pièce?

Manon: Non, parce qu'on a le cercle d'énergie. Juste avant un spectacle, on s'assoit ensemble, on se tient la main, et tout le monde respire en même temps. Ca peut paraître bizarre, mais ça sert à faire circuler l'énergie. Moi, ça m'aide beaucoup. Je me sens tendue mais prête à faire une bonne performance. Avec le cercle d'énergie, tout le groupe se sent uni par une même énergie. Donc personne ne manque à l'appel.

O.D.: Qui pourra voir le vidéo?

Hélène: Il sera distribué dans les conseils scolaires et aussi vendu au public. La maison d'édition Prise de parole va publier le texte de la pièce ainsi qu'un cahier pédagogique pour accompagner le vidéo. Donc les enseignants auront tout ce qu'il faut pour recréer la pièce dans la salle de classe.

O.D.: Est-ce que c'est important que les jeunes en Ontario français voient *Par Osmose*?

Yves: Définitivement. La pièce m'a forcé à examiner mon attitude face à l'assimilation, face à moi-même aussi. Mon attitude a changé énormément. Je vois plus clairement ce qui se passe dans les écoles.

Manon: Moi aussi. La pièce montre les choses comme elles le sont. On ne dit pas quoi faire à qui que ce soit. On dit simplement: vous avez un choix à faire. Décidez ce que vous voulez, mais après vous devrez vivre avec.

Yves: J'espère que la pièce sera vue par tous les étudiants de mon âge. On est jeune, et on a a des choses à dire aux jeunes. On veut leur dire que c'est leur décision, mais au moins qu'ils le sachent et qu'ils voient les deux côtés de la médaille.

O.D.: Qu'est-ce que ça vous donne, au plan personnel, de vous impliquer dans une troupe de théâtre étudiant?

Yves: Ca m'a donné de la confiance en moi. J'ai gagné de la maturité. J'ai décidé de m'impliquer parce que j'étais tanné de n'avoir rien à faire à part mes cours et mes devoirs. Maintenant je n'ai plus peur de m'engager dans des choses nouvelles. Et puis, tu sais, depuis que je fais du théâtre, je suis mieux organisé et j'ai l'esprit plus ouvert...

Par Osmose (théâtre) Création collective des Draveurs
à paraître prochainement aux éditions Prise de parole

The Rez Sisters présenté à Sudbury

Rire, pleurer, rêver et vivre l'espoir

On a été choyé mercredi soir au Collège Cambrian avec la venue des *Rez Sisters* chez nous. Cette pièce de théâtre qui en 1987 mérita le trophé Dora à son auteur Tomson Highway, s'est enfin rendue à Sudbury.

Raymond Lalonde

La compagnie de théâtre De-ba-jeh-mu-jig, située à West Bay sur l'île Manitoulin a décidé d'y mettre le tout en montant cette production. C'est l'histoire de sept soeurs liées par le sang et le bingo qui vivent ensemble leur petite vie de misère dans la réserve de "Wassy", accompagnées de Nanabush, leur dieu espiègle. Les huit comédiens achèvent une tournée miracle d'une trentaine de villes, villages et réserves de l'Ontario.



Depuis leur tournée au Canada et leur présentation au festival internationnal d'Edinbourg, en Ecosse, *Les Rez Sister* s'étaient forgées une renormée internationnale. Cet automne, une compagnie de Londres monte une production des Rez Sisters pour le public de la métropole britannique.

Mais mercredi soir, ce sont les gens de Wassy, avec seulement une comédienne professionnelle, qui nous ont épatés par leur énergie! Justine Enosse, 63 ans, interprète de l'aînée et chef incontestée des soeurs a donné à son personnage toute une dimension poétique. Rose Marie Trudeau a été drôle, obsédée et passionnée dans son amour des toilettes. Audrey Debassige nous a étonné par la rapidité vertigineuse de ses paroles souvent drôles et quelques fois tristes de réalité. C'est cependant l'incomparable Gloria May Eshkiboh qui a soutenu, poussé et émerveillé l'auditoire par sa présence dans le rôle de Véronique St-Pierre.

Vivre l'espoir

Les lauriers vont surtout à Tomson Highway pour son texte émouvant, rempli de rêves, d'espoir, et de génie. Plusieurs décrivent son texte comme "Les Belles Soeurs" des années '80. Un Tremblay Cri de Brochet, Manitoba.

Larry Lewis, le metteur en scène a su adapter le texte à un groupe d'amateurs enthousiastes, fiers de leur vie, si modeste soit-elle. Les sections Cris ont été traduites en Ojibwe, les scènes trop difficiles pour certaines comédiennes transformées et le spectacle a dû s'adapter à une série de salles aussi variées que celles des villages Ojibwe où il a été présenté.

Merci à ces belles femmes qui ont su nous faire rire, pleurer, rêver et vivre l'espoir.

Le TNO se cherche des hommes

Le Théâtre du Nouvel Ontario est à la recherche d'hommes ayant un attrait tout particulier envers les planches d'une scène et la production théâtrale.

Ils devront être motivés à l'idée de co-habiter pendant plusieurs semaines avec un autre homme, personnage du prochain spectacle communautaire du TNO, même si la personnalité de ce dernier est fort différente de la leur.

Enfin, les hommes recherchés seront âgés de 20 à 70 ans et n'auront pas nécessairement d'expérience dans le domaine du jeu: simplement de l'appétit suffit!

Pour ce qui est du reste, les intéressés (les simples curieux s'abstenir) devront se rendre au TNO, situé au 90 de la rue King, le lundi 2 octobre pour le recrutement d'une équipe technique et le jeudi 5 octobre pour le recrutement des comédiens. Veuillez confirmer votre présence en appelant Paulette Gagnon au 675-5606.

La production du spectacle communautaire 1989 sera présenté au grand public en décembre prochain.

Le TNO souhaite aussi lancer une invitation à toutes les personnes intéressées aux autres aspects de cette activité annuelle: costumes, décor, son, éclairage, musique, régie! Plusieurs bénévoles (femmes, hommes, adolescent (e) s permettront à ces aspects de la production de se réaliser, appuyés par une équipe de professionnels. Les personnes intéressées sont elles aussi invités à communiquer avec le TNO pour obtenir plus de renseignements.

L'an dernier, la production communautaire LES BELLES-SOEURS accueillait 1500 spectateurs en 4 soirs! La qualité de la production, le talent des comédiennes, le dévouement des quelques 40 bénévoles impliqués en ont fait un événement de première importance pour la communauté francophone de la région de Sudbury.

Pour plus d'informations et entrevues, communiquez avec Paulette Gagnon, Directrice de l'implantation régionale, au 675-5606.

mes... hommes...
hommes... hommes... hommes...
mes... hommes...
hommes... hommes... hommes... hom
hommes... hommes ...hommes
mes... hommes...
hommes... hommes... hommes...
mes... hommes...
hommes... hommes... hommes... hom

Les Misérables: un grand moment de l'histoire au théâtre

Pour les yeux d'une orpheline

"La vie est un champ de bataille avec ses propres héros obscurs."
-Victor Hugo.

Pia Copper

Au coin de la rue, une petite orpheline aux yeux perçants m'attire. C'est l'annonce pour la production torontoise de "Les Misérables", une version musicale du roman de Victor Hugo qui joue au théâtre Royal Alexandra.

J'ai eu le plaisir de voir cette histoire émouvante d'un ancien prisonnier nommé Jean Val Jean qui achève sa rédemption en devenant à la fois philanthrope et père d'une pauvre orpheline délaissée dans des temps difficiles, déchirés par la révolution.

Le compositeur de la pièce, Claude Michel Schönberg, a connu un certain succès en France où ses chansons poétiques se sont vendues comme des pains chauds: plus d'un quart de million en disques après son ouverture au Palais des sports à Paris en 1980. Ce sont ces mêmes chansons reconnues d'Osaka à Tel Aviv qui m'ont tant émue.

Nos acteurs canadiens, aux voix riches et vibrantes et à l'enthousiasme débordant dépeignaient sur scène une époque tragique qui reflète une lutte universelle. Une lutte applaudie à Paris, Londres, Toronto qui captive son auditoire et laisse ses spectateurs les larmes aux yeux. Les thèmes de la misère, de la tristesse, de la mort, de la découverte de l'amour, de la noblesse du courage, du dévouement touchent tous et toutes.

Production éblouissante

De plus, le théâtre est tout à fait éblouissant. La production, d'une valeur de 4,5 millions de dollars, nous amène dans les rues et les égouts d'un Paris sale et taché du sang des martyres de la révolution. En particulier, la scène qui montre le suicide de Jauvert (l'inspecteur de police qui poursuit Jean Val Jean depuis vingt ans) qui se jette désespérément dans la Seine est très réaliste. On est ballotté sur les flots tourbillonnants de la célèbre veine de Paris qui emporte les morts, l'eau sale de la lessive et la pollution.

La révolution française nous semble très proche. Quand les barricades sont bâties et les ballades d'encouragement chantées par les partisans de la liberté et de la justice, je suis un soldat prêt à tirer. Quand le soldat solitaire lamente ses camarades tués dans la bataille, son coeur me pèse lourdement.

Certainement, cette petite fillette aux yeux tristes ne me lançait pas vainement ce regard de désespoir. Elle espérait sans doute vous retrouver et vous raconter son histoire: l'histoire d'une famille perdue dans une époque de ferveur. Liberté, égalité, fraternité! Ce grand moment de théâtre est une histoire pour tous car nous devons honorer les martyres de la démocratie, sans laquelle nos frères français vivraient dans l'oppression. Aussi, nous devons soutenir les efforts dramatiques de nos confrères, Edwin et Dave Mirvish qui nous font vivre un des grands moments du théâtre canadien.

Si vous voulez voir *Les Misérables*, les billets les moins chers coûtent 29,50 $. A ce prix, vous vous procurez deux heures et demie d'un drame qui, à son apogée, est parfois *trop* dramatique.